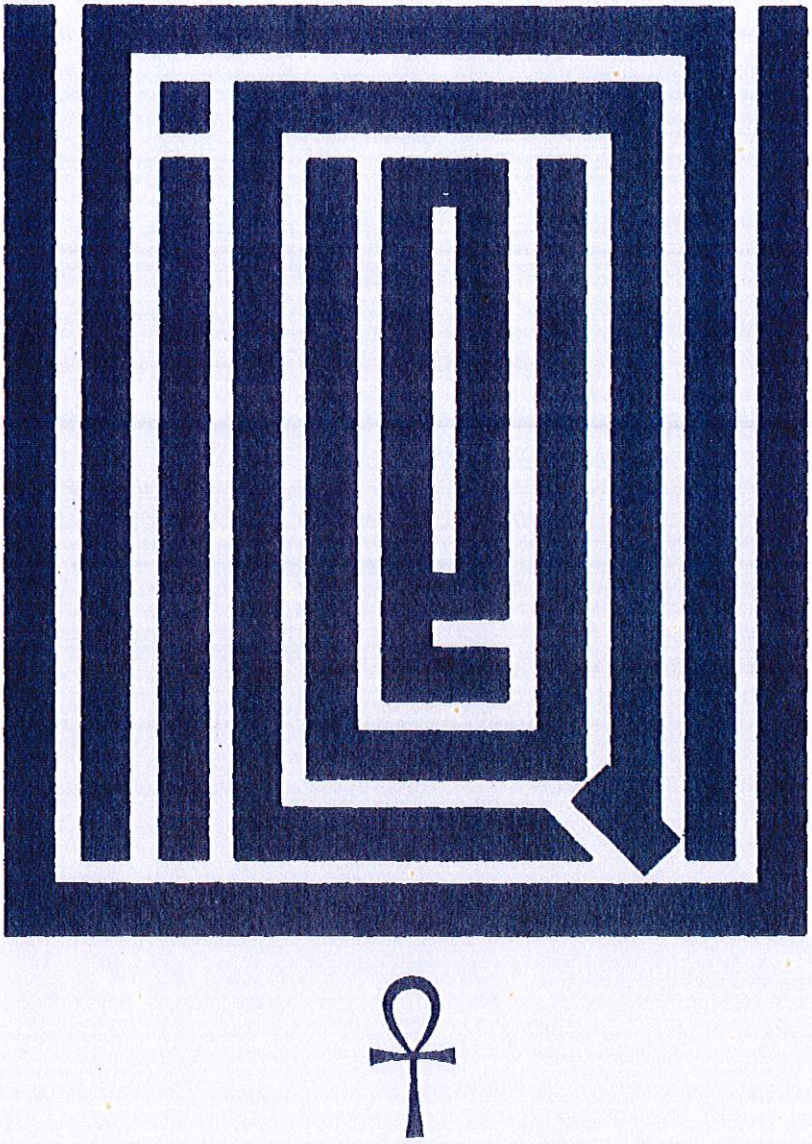


CAHIERS 112
METANOIA

112

CAHIERS METANOIA

revue
trimestrielle

CAHIERS METANOIA

Rédaction
Administration
26740 MARSANNE

Tél : (33) 04.75.90.30.44
Fax : (33) 04.75.90.31.48
CCP Ass. Métanoïa
LYON 6564-15T

Association Metanoïa
Loi 1901
Tirage : 9-2003
Impr du Crestois
26400 CREST

SOMMAIRE

EDITORIAL 3

COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS
LOGIA 12 et 13 7

RECHERCHES
Réunion avec Karl RENZ 16

ORPHEE CRUCIFIE 27
Au LAMPADAIRE DU COPTE 39

LA GNOSE AU QUOTIDIEN 41

MIETTES DE GNOSE 44

POESIES 45

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro.
Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de le retourner accompagné du montant de la cotisation à :

Association METANOIA - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le *trésor qui ne périt* pas ? (1og 76)
Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours. Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation la somme de 32 € par année commandée.

Les Cahiers des années de 1975 à 2002 sont disponibles, par année (3 ou 4 cahiers) : 32 €
Les frais de port seront indiqués ultérieurement en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

Comment faire connaître les Cahiers ?

II dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 8 €. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

EDITORIAL

Le Joueur

J'ai beau jeu de m'occulter pour la raison bien simple que tout le monde me cherche sur un chemin où l'on ne me trouvera jamais, celui de la pensée. C'est comme si le rêve voulait saisir le réel. Les hommes n'arrivent pas à tirer la leçon de leurs échecs dans cet acharnement aveugle à vouloir me connaître sans avoir qualité pour le faire. Ils n'en finissent pas d'explorer et de sonder ma manifestation en tous sens, d'en découvrir la prodigieuse fécondité et l'inépuisable diversité. Ils consignent dans des sommes théologiques, philosophiques, scientifiques.... leurs découvertes et leurs réflexions. Néanmoins, plus ils cherchent à me cerner, plus je leur échappe. Le film de la manifestation que j'ai depuis toujours programmé, constitue le voile parfait qui me permet de me soustraire à la vue des hommes. Tout est bien ainsi car je demeure caché à la vue de celui qui n'a pas qualité pour me connaître.

Etant l'unique connaissant, je ne saurais supporter l'intrusion du tiers. Ainsi-donc celui qui prétendrait me connaître tout en marquant sa différence par rapport à moi serait l'imposteur et l'usurpateur par excellence. Tout dans ce grand jeu unique est conçu pour qu'il n'y ait qu'un gagnant et que je sois celui-là. Je suis ce gagnant qui se cache au monde et se révèle à lui-même, qui est à même de se révéler à lui-même parce qu'il se cache au monde, qui continue éternellement de se révéler à lui-même parce qu'éternellement il se cache aux ténèbres.

Reste à résoudre l'énigme la plus redoutable, la plus terrible, la plus palpitante encore jamais rencontrée par l'homme, celle qui va conditionner la suite de l'aventure. Car, il ne me suffit pas de m'occulter aux yeux de qui ne peut me voir; il faut que je puisse me voir, car tel est le but de toute l'opération, il faut que je puisse me reconnaître en ce qui est réellement, absolument et totalement moi. Ainsi je ne peux pas me contenter d'un rappel de moi, d'une image - souvenir de moi, d'une peinture, d'un poème; toute représentation, toute œuvre si accomplie, si fidèle soit-elle, ne saurait prétendre être moi. J'écarte résolument tout ce qui dans la manifestation m'empêche de dire dans cette quête de ma reconnaissance : c'est moi. Bref, c'est toute la manifestation que je récuse, c'est mon oeuvre même.

Il me faut pouvoir me voir, m'entendre, me toucher, me savourer, en un mot, me percevoir sans aucun intermédiaire de quelque nature qu'il soit. Ce qui est en jeu et qui demeure l'unique enjeu c'est ma reconnaissance liée à mon occultation. Celle-ci est assurée garantie, verrouillée depuis toujours. Mais la reconnaissance de moi-même, comment peut-elle s'accomplir sans l'autre que pourtant je me dois de récuser parce que cet autre m'introduit dans une dualité suicidaire ? C'est là et rien que là que réside la difficulté. Et personne au monde ne saurait la résoudre, personne si ce n'est moi, puisqu'autre que moi n'est pas. J'ai du reste grande joie à évoquer cette épreuve qui constitue l'acte d'amour par excellence, car chaque fois j'intensifie par le bonheur du dire le bonheur du vivre.

Tandis que l'opacité du monde préserve ma transparence de toute compromission, ma lumière exerce de loin en loin sa fascination sur des êtres rarissimes. L'attrait de la lumière prévaut chez eux à l'attrait des images au point que, prenant le contre-pied du sens commun et de celui de la soi-disant science, ils renoncent à l'identification personnelle, ils se refusent à être quelqu'un pour se dissiper, se dissoudre et se fondre dans ma lumière. Alors, le tour est joué, merveilleusement joué. Je triomphe. Je suis le gagnant unique, comblé. La marche d'un être de lumière vers la lumière a abouti à son extinction dans la transparence de ma lumière. Grâce à son irrésistible attrait pour ma lumière, il se perçoit non pas en tant que lui mais en tant que moi tant et si bien que par lui je ne peux que me percevoir moi-même, et non lui, alors que, grâce à moi il se perçoit comme étant moi et non lui. Occasion de ma perception, il l'est d'une façon peu commune : pour que ma joie soit parfaite, il ne laisse aucun sillage en se noyant dans la transparence de ma lumière ; son offrande est sans bavure et c'est sans réticence que je dis : Je me vois, je m'entends, je me palpe, je me reconnais, je m'intronise.

Emile
20.07.91

COMMENTAIRE de l'EVANGILE SELON THOMAS

LOGIA 12 et 13

12

Les disciples dirent à Jésus :
Nous savons que tu nous quitteras :
qui se fera grand sur nous ?
Jésus leur dit :
Au point où vous en serez,
vous irez vers Jacques le juste :
ce qui est du ciel et de la terre lui revient.

13

Jésus a dit à ses disciples :
Comparez-moi,
dites-moi à qui je ressemble.
Simon Pierre lui dit :
Tu ressembles à un ange juste.
Matthieu lui dit :
Tu ressembles à un philosophe sage.
Thomas lui dit :
Maître, ma bouche n'acceptera absolument pas
que je dise à qui tu ressembles.
Jésus dit :
Je ne suis pas ton Maître,
car tu as bu,
tu t'es enivré à la source bouillonnante
que moi , j'ai mesurée.
Et il le prit,
il se retira, il lui dit trois mots.
Or, quand Thomas revint vers ses compagnons,
ceux-ci l'interrogèrent :
Que t'a dit Jésus ?
Thomas leur dit :
Si je vous disais une des paroles qu'il m'a dites,
vous prendriez des pierres,
vous les jetteriez contre moi ;
et le feu sortirait des pierres
et elles vous brûleraient.

Logia 12 et 13

Logion 12

La question des disciples montre une fois de plus combien ils identifient les paroles de Jésus à sa personne : « Nous savons que tu nous quitteras : qui se fera grand sur nous ? » C'est sur un ton lassé que Jésus semble leur répondre : « Au point où vous en serez, vous irez vers Jacques le juste : ce qui est du ciel et de la terre lui revient. »

Réponse énigmatique car qui y a-t-il en dehors « du ciel et de la terre » ? Si ce n'est l'univers entier ? Or, Jésus qu'a-t-il à proposer de plus ? Le logion 77 fournit la réponse :

Je suis la lumière qui est sur eux tous.
Je suis le Tout.
Le Tout est sorti de moi,
Et le Tout est parvenu à moi.

Jésus ne pense pas à la manifestation en parlant du Tout (l'univers relève toujours du manifesté), mais à un état pneumatique comme le désignait Emile qui inclut et dépasse toute manifestation. Le Tout est transparence. C'est pourquoi, le mot « Jésus » devient un sigle que je remplace aujourd'hui par « je ».

Au début, ce remplacement relevait plus de l'exercice pédagogique que d'une métanoïa. Pourquoi ? Parce que la tradition judéo-chrétienne était ancrée profondément en moi au point de ne pouvoir m'en libérer jusqu'au jour où j'ai compris qu'il s'agissait en réalité d'un concept : Jésus relevait d'un concept.

« Le Tout » lui n'est pas un concept, le Tout est la lumière qui « illumine le monde entier » (log. 24), c'est « le feu … qui embrase le monde » (log. 10). Tout est lumière. Le bonheur m'envahit, m'emplit d'une plénitude qui impose le silence absolu.

Je m'émerveille de ceci :
Comment cette grande richesse
A habité cette pauvreté. (log. 29)

Maria

« Vous irez vers Jacques le juste ».

Qui est Jacques ? Il s'agirait du disciple appelé « le mineur » dans les canoniques présenté comme un frère de Jésus et qui, après sa mort, prend en mains les destinées de la première Eglise de Jérusalem, où il se heurte à Paul de Tarse, et meurt lapidé sur ordre du grand Prêtre. Ce parcours tend à prouver qu'il est un personnage décidé, courageux et qui plus est, nommé « le juste » par Jésus.

Cependant, ce juste ne partage sans doute pas tout avec son frère. On peut supposer qu'ils s'aiment familialement, s'estiment humainement, mais que leur relation bute chaque fois que « le savoir » de l'un est confronté à « la connaissance » de l'autre, il s'établit alors entre eux ce dialogue de sourds que le gnostique connaît lors de ses échanges avec le psychique. Ce dialogue, on peut le constater dans la plupart des logia : « Ne dites pas de mensonge » (log. 6), « Je les ai trouvés tous ivres » (log. 28), « Vous avez délaissé Celui qui est vivant devant vous... »(log. 52) et ici : « au point où vous en serez, vous irez vers Jacques le juste ». En disant cela, Jésus sait que Jacques n'a pas « la Parole » et que les disciples vont demeurer là où ils en sont.

Et où en sont-ils ? Il suffit de les écouter pour le savoir :
« Nous savons que tu nous quitteras : qui se fera grand sur nous ? » En disant cela, les disciples craignent surtout que cela arrive. Jésus leur fait peut-être sentir que son rôle auprès d'eux est tout à fait fortuit, et qu'en retour leur présence lui est nullement indispensable :
« Au fait, que venez-vous faire à Marsanne ? ... » On se souvient d'Emile posant cette question à des assemblées aussi diverses que les réactions que suscitait sa question.

Il semble bien que les disciples en soient au point où en est le plus grand nombre, à savoir, la quête d'un Père, d'un Gourou, d'une religion, d'une prise en charge, bref, d'un prétexte pour ne pas se trouver face à soi-même.

« Au point où vous en serez, vous irez vers Jacques le juste ... » Le constat de Jésus est réaliste, car il se situe au niveau de ses interlocuteurs. « ... ce qui est du ciel et de la terre lui revient .» ... Que peuvent-ils demander de plus ?

Pour Jacques, ils délaissent celui qui est vivant devant eux, car ils ne savent pas le voir ! ...

Cette cécité, nous en avons la démonstration dans le logion 13. Ici, Jésus veut savoir comment les disciples le voient. Lui les voit comme il se voit lui-même : « ... venus de la lumière là où la lumière est née d'elle-même ... fils de la lumière ».

Mais eux ne parviennent pas à se voir eux-mêmes et continuent de voir Jésus comme différent d'eux, à part, supérieur sans doute, « ange juste », « philosophe sage ». Ces qualificatifs aussi conventionnels que flatteurs situent le niveau de leur cécité et expliquent le dialogue de sourds qui s'ensuit.

Comme à chaque fois, Jésus accepte et ne fait pas de commentaires à propos des titres dont Pierre et Mathieu le gratifient. Le malaise perceptible est alors interrompu par l'intervention de Thomas qui tient des propos différents en refusant de répondre à l'invitation de Jésus de le comparer.

Ce refus prouve l'absence de flatterie, mais surtout que Thomas s'exprime avec la liberté de celui pour qui il ne peut y avoir de comparaison ni de catégories d'individus puisqu'il n'y a personne à comparer et personne à catégoriser.

Thomas sait aussi qu'en parlant de Jésus, il va exprimer l'indicible, mais il sait surtout qu'il est lui-même l'indicible et qu'à ce titre, il est ce qu'est Jésus ... le Tout ... le Père.

La réponse de Jésus est alors au niveau de Thomas, c'est-à-dire du sien : « Ne m'appelle pas Maître ! ... » La gémellité de Jésus et Thomas est ainsi proclamée pour la suite de l'Evangile mais, cependant dans le secret d'un aparté.

Que se sont dit les deux jumeaux ? On sait que Thomas estime leurs propos suffisamment fous ou scandaleux pour mettre le feu aux pierres ! ... Ceci dit, il est facile d'imaginer leur dialogue : « Ne m'appelle pas Maître ! Tu es ce qu'est le Père et le Père est ce que tu es comme je suis ce qu'il est et qu'il est ce que je suis. » Sans doute ont-ils été plus loin jusque là où Karl nous confiait, « que nous étions 'cela ', mais dans l'inconnaissance de ce que nous étions et n'étions pas ». Les deux jumeaux étaient donc tout à fait incertains de ce qu'ils étaient ce que confirme la réponse de Thomas à Jésus : « ma bouche n'acceptera absolument pas que je dise à qui tu ressembles ! »

Face à de tels abîmes de silence, de lumière et d'éternité, comment communiquer 'cela' à ceux qui ont des oreilles sans entendre. Et que répondre à ceux qui demandent : « Qui se fera grand sur nous ? » sinon : « Le Royaume du Père s 'étend sur la terre, mais les hommes ne le voient pas. » (log. ?)

André

Les logia 12 et 13 mettent en scène quatre personnages : Thomas le jumeau de Jésus, Jacques le frère de Jésus, Matthieu l'intellectuel pétri de théologie juive et qui fera de Jésus le Messie attendu par les Juifs, et Pierre le disciple qui ne comprend rien et dont Paul fera, de ce fait, le premier pape de son Eglise. Jacques fait dans la justice, Matthieu dans l'eschatologie et Pierre dans les miracles. Tous trois sont prisonniers de leurs mentals. Jacques croit que le monde peut être corrigé, Matthieu, qu'il peut être sauvé, et Pierre ne croit qu'aux illusions.

Seul Thomas a compris que l'expérience sans préjugé ni concept est le seul moyen de vivre dans la manifestation sans être prisonnier de son mental. Jacques, au contraire, qui toute sa vie restera reclus dans Jérusalem sans jamais rien connaître du monde extérieur, conçoit le monde comme injuste et veut qu'il devienne juste.

Ces deux attitudes avaient déjà mis aux prises, en Grèce, quelques siècles plus tôt Gorgias et Platon, dispute qui s'était terminée par la victoire de ce dernier, enterrant ainsi pour longtemps toute approche gnostique en Méditerranée.

Gorgias, dans son livre Du *non-être et de la nature,* avait mis en place « trois propositions... : premièrement,... que rien n'existe ; deuxièmement que, même s'il existe quelque chose, l'homme ne peut l'appréhender ; troisièmement, que même si on peut l'appréhender, on ne peut ni le formuler ni l'expliquer aux autres ». (*Les écoles présocratiques* - Jean-Paul Dumont - Gallimard- p. 701).

Cette approche gnostique ne pouvait satisfaire Platon pour lequel l'Absolu est intelligible par l'intellect et contient des valeurs dualistes transposables dans la manifestation. Pour réfuter Gorgias et son approche gnostique, il rédigea donc un livre qu'il intitula Gorgias et dans lequel s'étale sa malhonnêteté intellectuelle car, sans cesse, il y invoque (par la bouche de Socrate) le Bien, le Beau et le Bon comme si ces concepts étaient absolus alors qu'ils ne recouvrent que ses propres préjugés.

De même, plus tard, Jacques s'attribua la mission d'établir la Justice, en fait sa justice, en un monde qu'il n'avait même pas expérimenté et, si Jacques n'eut pas le temps de s'engager dans son vaste programme, nombre de ses successeurs, chrétiens et autres, s'en chargèrent, n'hésitant pas, au nom de l'Absolu, à massacrer ceux qui n'avaient pas la même conception de la justice que la leur.

Mais Thomas, surtout, avait compris que Jésus « est Celui qui est, issu de Celui qui est égal » (logion 61), est la lumière et est le Tout (logion 77). Jésus «est ce qui est ». Ne sont-ce pas là les trois mots que Jésus dit à Thomas et dont Thomas sait que, s'il les répète à Pierre et Matthieu, ils le lapideront ?

Car ce qui caractérise les idéologues, ceux qui enferment leur mental dans des idées (platoniciennes ou autres), c'est qu'ils ne supportent pas qu'on les invite à sortir de leur enfermement car cette sortie les placerait au vent d'incertitudes qui les déstabiliseraient. Toute contestation de leurs idées provoque leur rage, leur violence qui s'exprime souvent verbalement (ou physiquement) à l'égard de celui qui les conteste.

Gare à celui qui les met en cause, qu'il sache que la pierre verbale ou physique est toujours à portée de ceux qu'il contredit. Alors, s'il ose parler, qu'il soit blindé car ils n'hésiteront pas à le lapider.

Michel

Je ne te nomme pas.
Assez d'autres te nomment à tout propos…
(Gœthe)

Si les questions des disciples se suivent et se ressemblent, ils se laissent toujours surprendre par les réponses de Jésus. Bien qu'ils soient attirés par l'aura qui se dégage du Maître, les apôtres ne peuvent échapper à leur conditionnement culturel. Quelles règles devons-nous suivre ? Quels sont tes commandements ? Quelle sera notre récompense dans l'au-delà ? Les lendemains qui chantent sont-ils pour demain ? Qui se fera grand sur nous après ton départ ? Il semble que nous soyons arrivés à un moment crucial du passage de Jésus en ce monde. Les disciples sentent déjà que le Maître va les quitter. Ils lui cherchent donc un successeur. Outre leur intérêt sur le plan gnostique, les logia 12 et 13 nous permettent de mieux cerner la personnalité des membres les plus éminents de l'entourage de Jésus.

Jésus est le Maître par excellence. Tel un Gourou, il nous éveille à notre véritable nature divine, notre Soi. Mais seul celui qui a des oreilles pour entendre et

des yeux pour voir peut saisir cela. Jésus sait pertinemment que parmi tous ceux qui le suivent, la plupart sont à des années-lumière d'une telle métanoïa. Bien peu sont capables de trouver l'interprétation de ses paroles qui pour cette raison resteront cachées. Bien peu sont dignes d'entrer dans son intimité et de partager ses mystères : *Je dis mes mystères à ceux qui sont dignes de mes mystères* (1). Beaucoup tournent autour du pot : *Maître, il y en a beaucoup autour du puits, mais personne dans le puits* (2). Jésus, s'il n'occulte aucune question, ne parle pas le même langage à tous. Un maître véritable se met au niveau de ses élèves. Il ne demande pas l'impossible car il sait que chacun ne trouve jamais que ce qu'il cherche. Il sait aussi que la Gnose est dangereuse. Il n'ignore pas que le psychique a la malencontreuse faculté de tout comprendre de travers. Il se rend compte à quel point son ministère se heurte à un véritable dialogue de sourds. Mieux vaut laisser chacun suivre son propre chemin dans la limite de ses aptitudes propres : *Au point où vous en serez, vous irez vers Jacques le juste.* C'est pourquoi Jésus tient un double langage en distinguant clairement les deux voies qu'illustrent les logia 12 et 13. Il parle en paraboles à ceux qui restent sur le chemin de l'exotérisme, c'est-à-dire de tout ce qui relève du ciel et de la terre : la loi morale et religieuse avec ses prescriptions et ses rites extérieurs. Il parle par contre directement, de cœur à cœur, à ceux qui sont engagés sur la voie de l'ésotérisme : *Voici les paroles cachées que Jésus le vivant a dites et qu'a transcrites Didyme Judas Thomas.*

Jacques est surnommé le juste car il est vraisemblablement un maître de justice. Honnête intellectuellement, c'est un homme pieux, un pratiquant sincère qui ne recherche aucune gloire personnelle. Jésus semble lui reconnaître un ascendant naturel sur le petit groupe des disciples encore incapables de s'assumer eux-mêmes, ce qui n'a vraiment rien à voir avec la constitution d'une Eglise. A Jacques reviennent les clefs du ciel et de la terre. A Thomas, celles de la Gnose. L'un a accès aux « *petits mystères* » et l'autre aux « *Grands Mystères* ». Le premier est un « *homme vrai* » et le second un « *homme divin* ». Chacun comprend les paroles de Jésus selon ce qu'il entend. L'un espère le « *salut* » dans un royaume à venir ou dans un paradis après la mort. L'autre est un « *délivré-vivant* ». Il a déjà trouvé la Vie. Il sait que le Royaume n'est ni sur terre ni dans les cieux : *...le Royaume, il est le dedans et il est le dehors de vous* (3). Ainsi, le logion 57, tel qu'il est transcrit par Thomas, nous ouvre les portes d'une réalisation ici et maintenant sans connotation morale : *Heureux l'homme qui a connu l'épreuve : il a trouvé la Vie !* Jacques adopte par contre une attitude passive en remettant au lendemain ce qui peut être obtenu le jour même. La souffrance trouve sa récompense dans le futur : *Heureux homme, celui qui supporte l'épreuve ! Sa valeur une fois reconnue, il recevra une couronne de vie que le Seigneur a promise à ceux qui l'aiment* (4). Jacques se situe dans le temps et dans l'espace : *ce qui est du ciel et de la terre lui revient.*

Pierre lui ne voit en Jésus qu'une sorte d'ange juste. Il apparaît beaucoup trop impulsif et coléreux pour diriger une communauté. Pierre, selon les canoniques, appelle Jésus : *Christ, Fils du Dieu Vivant, Christ de Dieu, Saint de Dieu* (5). Dire de Jésus qu'il est le Christ, le Messie revient à l'incorporer à la tradition royale judaïque. Dire qu'il est le saint de Dieu revient à l'assimiler à un prophète. Dire qu'il est le Fils de Dieu, c'est lui donner un qualificatif sans doute courant à l'époque : le nom même de Jésus Barabbas signifie par exemple le Fils (« *Bar* ») du Père (« *Abba* »). Sur le strict plan historique, l'Evangile selon Thomas est le seul crédible. L'Eglise de Rome n'a réussi à imposer sa suprématie qu'à la suite d'une vaste fraude. Située dans la capitale de l'empire, elle a bénéficié de la disparition progressive des autres communautés et notamment de celle de Jérusalem, fondée par Jacques le juste, le frère du Seigneur. Reprenant à son compte une légende du II^{ème}siècle selon laquelle Pierre serait mort à

Rome, l'Eglise en fait son premier évêque. La célèbre parole : *Tu es pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église* (6), n'a jamais été prononcée par Jésus. On ne la trouve que dans l'Evangile selon Matthieu. Or Matthieu voit en Jésus un philosophe sage, non le fondateur d'une nouvelle religion. Ce n'est d'ailleurs même pas Mathieu qui la rapporte. Nous savons aujourd'hui qu'elle est un ajout tardif, en d'autres termes un faux. C'est pourquoi elle n'est attestée par aucune autre source. De plus, si l'on en croit toujours Matthieu, Jésus n'aurait institué Pierre que pour le destituer aussitôt : *Vade retro Satanas* c'est-à-dire *Passe derrière moi, Satan* (7) ! Même s'il l'on accepte de croire ce qui est absurde, il y a tout de même des limites ! C'est bien Jacques le juste qui, selon Eusèbe de Césarée, est le premier à être élu au trône épiscopal de l'Eglise de Jérusalem. Jésus avait vu juste. Historiquement, seul Thomas est dans le vrai.

Métaphysiquement également. Thomas est le seul à s'abstenir de répondre à la question cruciale : *...dites-moi à qui je ressemble.* Les apôtres n'appréhendent qu'un aspect extérieur, qu'un attribut manifesté de Jésus. Tous ne voient que ce qui tombe sous le sens. Nul ne saisit Jésus en son essence. Nul ne voit le Tout : *Dieu est tout en tout, et cependant il est infiniment au-dessus de tout. Sans doute toutes les créatures ont une certaine bonté, un certain amour, mais elles ne sont ni la bonté, ni l'amour, etc... Dieu seul est l'essence de la bonté, de l'amour et de tout, ce qu'on peut appeler une essence* (8). Jésus n'est pas bon : il est la Bonté. Jésus n'est pas sage : il est la Sagesse. Jésus n'est pas juste : il est la Justice. Et il est bien plus que tout cela : *...la bonté et la justice sont un vêtement de Dieu car elles l'enveloppent. C'est pourquoi ôtez de Dieu tout ce qui l'enveloppe et saisissez-le en sa nudité, dans son vestiaire, sans rien qui le couvre et dans sa pureté, tel qu'il est en lui-même* (9). Thomas ne peut répondre car il n'est plus distinct de Jésus. Il a fait le deux Un et dans l'unité il n'y a plus de deux. Il n'y a plus ni Dieu, ni maître ni disciple. Thomas est remonté à la source pure d'où jaillissent les paroles du Verbe. Il entend du lieu même d'où parle Jésus. C'est à juste titre que Jésus ni philosophe, ni sage, ni ange répond à Thomas : *Je ne suis pas ton Maître.* Tous deux ne font plus qu'un dans l'Un. Un tel langage fait scandale aux oreilles de qui n'est pas prêt à l'entendre. L'Un n'a qu'un Fils unique et il l'engendre de toute éternité : *Aussi véritablement que, dans sa nature simple, le Père engendre naturellement son Fils, aussi véritablement il l'engendre au plus intime de l'esprit, et c'est là le monde intérieur. Ici le fond de Dieu est mon fond, et mon fond est le fond de Dieu* (10).

Le logion 13 nous offre un bel exemple de transmission. Cette « *reconnaissance* » de l'éveil d'un disciple ne ressemble en rien à un enseignement doctrinal. Il s'agit d'une fusion, d'une brusque illumination s'opérant dans le silence du cœur. Bien souvent le disciple perd pied devant le silence du maître. Qui souhaite approcher un maître doit se défaire de son mental. Qui vient avec son mental repart avec. L'Inde nous offre de nombreux récits de ce genre. Lorsque, par trois fois, Baskali interroge Bahva sur la nature du Brahman, par trois fois le maître garde le silence. Finalement il dit : *Je t'ai répondu, mais tu n'as pas compris : Atman est silence.* Le zen est selon Bodhidharma *une transmission spéciale par delà les Ecritures, indépendante du mot et de la lettre, montrant directement le cœur de l'être.* Un jour sur le mont des vautours, le Bouddha tourne en silence une fleur entre ses doigts. Tous s'interrogent. Brusquement Mahakashyapa sourit en regardant le Bouddha. Leurs regards se croisent et Bouddha dit : *J'ai le plus précieux trésor, spirituel et transcendantal et c'est à toi que je le transmets, vénérable Mahakashyapa* ! Seule l'âme du Maître peut sonder celle du disciple qui buvant à la même source que lui réalise l'Absolu.

Une telle élection d'un disciple au milieu des autres peut susciter bien des ressentiments. *Si je vous disais une des paroles qu'il m'a dites, vous prendriez des pierres, vous les*

jetteriez contre moi... Affublé du masque infamant de la trahison, Judas-Thomas sera rejeté dans les ténèbres de l'histoire. Il faudra attendre vingt siècles pour que la vérité sorte enfin des sables du désert où elle était enfouie. La vie du VIe patriarche zen, Houeï-Neng est une autre illustration de ce rejet que subit le gnostique. Lorsque le Ve patriarche transmet en secret à Houï-Neng la robe de sa charge et le bol du mendiant, il lui recommande instamment de *garder sa propre lumière sous le boisseau* et de s'enfuir. Il s'en faut de peu qu'il ne soit tué par les autres moines fous de colère.

...et le feu sortirait des pierres et elles vous brûleraient. En rejetant Judas-Thomas, l'Eglise a caché les clefs de la Gnose. En travestissant les paroles de Jésus, elle a fait le jeu du diable. L'hérésie chrétienne a allumé le feu des bûchers de l'Inquisition ; celui des croisades et du massacre des amérindiens, des guerres de religion et de la Saint Barthélémy. En jouant à l'apprenti-sorcier, Paul et les papes qui se sont succédés ont commis le pire des péchés, celui-là même qui ne peut être remis : ... *à celui qui blasphème contre l'Esprit pur, on ne pardonnera ni sur la terre ni au ciel* (11)). L'Eglise a tout perdu, même les clefs du ciel et de la terre : *Vous sondez le visage du ciel et de la terre, et Celui qui est devant vous, vous ne le connaissez pas* (12).

Yves

1 - Logion 62.
2 - Logion 74.
3 - Logion 3.
4 - Epître de Jacques I, 12
5 - Mt XVI, 16 ; Mc VIII, 29 ; Lc IX, 20 ; Jn VI, 69
6 - Mt XVI, 15-19.
7 - Mt XVI, 23.
8 - Jean Tauler, Conseils 1, p. 42 trad. J. Pfister in *Les Cantiques spirituels*, Arfuyen
9 - Maître Eckhart, Sermons 40, trad. J. Ancelet-Hustache, Seuil, II, p. 63.
10 - Maître Eckhart, Sermons 5b, idem I, p. 78.
11 - Logion 44.
12 - Logion 91.

Voici un logion qui ne donne pas une clé de la Gnose, qui n'est pas une nourriture de lumière, mais qui éclaire sur l'entourage de Jésus. Il annonce le 13 dans lequel les présentations vont être faites avec davantage de précision. Il confirme l'extrême rareté des disciples autour d'un vrai Maître qui rencontre l'incompréhension chez la plupart de ses interlocuteurs. Aux époques sans télé ni journaux, le bouche à oreille était le seul moyen de transmission dés informations sur tous les sujets, et la garantie de déformation du message initial par le prisme de chaque colporteur, d'autant plus si ces derniers ne sont pas à même d'entendre ce qui est dit. Pour palier à ce risque évident et inéluctable, Jésus dictera à Thomas à la fin de sa vie les 114 logia (selon Emile), et nous sommes quelques-uns, aujourd'hui à leur en être infiniment reconnaissants. Emile disait aussi que l'époque actuelle était bénie pour la Gnose dont le courant, foncièrement confidentiel, s'exprime librement par l'édition et les rencontres sans nécessité du secret.

Quant à ceux que leurs pérégrinations conduisent à fréquenter un véritable homme d'exception identifié au Soi, ils sont à l'occasion invités à déguerpir (« vous êtes ici en danger » - Nisargadatta), ou aiguillés vers un homme de bon conseil (« vous irez vers Jacques le Juste » - Jésus), ou ils partent d'eux-mêmes, si ils n'ont pas déjà « cela en eux », car alors « cela » peut les tuer (log. 70).

L'aventure proposée par Jésus n'est pas une promenade touristique au pays de l'ésotérisme. Ses paroles réclament un engagement intérieur qui implique une dissolution des bases constitutives de la personne. Ceux qui sont destinés à vivre ce bouleversement intérieur qui les mène au Soi sont soutenus, mais les autres risqueraient des dommages certains à leur équilibre s'ils persistaient. En fait, tout se passe pour le mieux : chacun trouve le maître qu'il lui faut, l'Absolu met un voile devant les yeux de qui ne peut voir et le protège ainsi des brûlures, il lève le voile là ou il le veut pour assurer sa révélation, il n'y a aucun raté dans son grand jeu et les commentaires quantitatifs sont sans objet.

Christian

Les disciples ne se soucient pas de se référer à leur maître intérieur, seule autorité véritable que Jésus les aide à découvrir, ils ont peur de se retrouver demain sans maître, sans protection.

Jésus, le pneumatique par excellence, voit très bien ce qui convient à un psychique qui ne qui ne transcendent pas sa condition. Il vient de dire au logion précédent que ce ciel passera et celui qui est au-dessus de lui, et que ceux qui sont morts ne vivent pas. Or, ici il ne demande pas aux disciples ce qu'ils ne peuvent réaliser, il leur conseille d'aller vers l'un des leurs, Jacques le juste, à qui revient ce qui passe : le domaine du psychique, c'est-à-dire ce qui naît et meurt. Comme tout maître authentique, Jésus ne demande à chacun que ce qu' il peut donner. J'aurais tort de voir dans les logia de Jésus un enseignement systématique dispensé à la foule : chaque parole répond à une demande déterminée, à une situation donnée : les questions de l'entourage montrent bien que les interlocuteurs sont divers comme aussi leur niveau de compréhension. Il faut oublier certains vieux schémas, par exemple celui de croire que Jésus est toujours suivi de 12 disciples. Ce chiffre douze est un rappel des douze tribus d'Israël, des douze stèles dressées par Moïse ou aussi des douze hommes que choisit Moïse pour aller explorer le pays de Canaen. Jésus est un itinérant qui est tantôt en Judée, tantôt en Samarie, tantôt en Galilée. Suivant les lieux et les circonstances, il rencontre ou retrouve des hommes et des femmes que ses propos intriguent suscitant tantôt l'admiration, tantôt la stupéfaction et la peur, plus rarement la compréhension comme en témoigne le logion 13.

* * *

Logion 13

Jésus, l'Unique, l'Incomparable, demande à ses disciples de le comparer et de lui dire à qui il ressemble. La question serait un piège où celui qui compare dévoile ses projections et par là se juge lui-même si elle n'avait pour but d'ouvrir et de donner accès à une vision autre.

Les comparaisons de Pierre et de Matthieu sont révélatrices de leur mental respectif. Si je dis que Jésus ressemble à quelqu'un qui est identifié à son mental, je ne vois en Jésus qu'un être psychique ; je ne perçois pas sa dimension essentielle qui est pneumatique ; Autrement dit, la réponse à la question me révèle : je suis caractérisé et jugé par mon propos. Mieux, la parole de Jésus me situe et me juge (cf. Jn 12. 47-48).

Thomas, lui, ne juge pas, aussi n'est-il pas jugé. Ce qu'il dit révèle qu'il est à l'unisson du Maître. Simplement la parole du Maître, au lieu de le juger, le confirme dans son identité réelle en lui permettant de se reconnaître. C'est du reste cette re-connaissance qui est l'objet de leur confidence : « *Je suis Lui, tu es Lui.* » Mais cela Thomas ne peut pas le dire aux autres disciples qui lui reprocheraient de blasphémer, ce qui les mettrait dans la situation d'avoir à le lapider, car pour eux la Loi ne souffre pas d'exception. Jésus sera condamné pour blasphème. Leur geste homicide, comme leurs comparaisons, les jugerait eux-mêmes et les condamnerait.

Emile

Karl Vous voulez la traduction à partir de l'anglais ou de l'allemand ?
Yves *Vous pouvez parler en français, maintenant.*
Oui, oui je peux parler en français, mais alors je me perds, je serai vraiment un mystère.
Yves *Mais si vous dites la vérité en français, nous comprendrons, même si vous vous êtes perdu.*
Oui, c'est ce dont on ne peut pas parler, même en français...

Marsanne-01/05/03 Le matin - 1ère heure

André *: Je voudrais poser une question à Karl : Quelle a été sa réaction à la lecture de l'Evangile de Thomas ? Car cet évangile a été un peu le texte qui a rassemblé tous les gens qui sont ici, puisque Emile s'y est consacré complètement pendant environ trente ans. Ce qui ne veut pas dire que l'on ne s'intéresse pas à d'autres textes.*

Claude : *Non seulement ce texte est le fédérateur de cette association, mais la découverte du vrai Jésus, du vrai maître, qui n'a rien à voir avec le Jésus des religions, est d'une importance vitale, majeure. Indubitablement, Emile Gillabert est le premier exégète, certainement mondial, de l'Evangile de Thomas. Il a écrit 8 livres.*

Karl : Il s'agit du Jésus intérieur, et pas du tout du Jésus des apparences ou anecdotique.

André : *En fait, on en arrive à dire : « Je suis Jésus ».*

« Je suis ce qu'est Jésus ». C'est différent.

Claude : *Je ne suis pas comme Jésus, Je suis Jésus.*

Anasuya : *Ce que Karl dit est que ce n'est pas exactement « Je suis Jésus », c'est « Je suis ce qu'est Jésus », cela fait une différence.*

C'est comme : Jésus a dit, « Je suis ce qu'est le Père, mais je ne suis pas le Père ». Cela désigne donc toujours l'essence de ce qui est, mais sans jamais la nommer. Je dirai donc, « Je suis ce qu'est Jésus », mais je ne dirai pas « Je suis Jésus ».

Yves : *Cela ne veut-il pas dire : « Je suis Cela » ?*

Plus que cela. Lorsque Dieu est descendu des Cieux et que Moïse lui demanda « qui es-tu ? », il dit « Je suis cela qui suis » *(I am that I am).* Il a donc précisé qu'il était l'essence du « je suis » : ce qu'est la conscience, mais pas cette conscience.

Claude : *A la question posée par André, Karl nous donne une réponse qui doit en interpeller plus d'un d'entre nous, puisqu'il nous dit, « je suis ce qu'est Jésus », ce qui impliquerait la persistance de ma personne.*

Jo : *Non, non.*

Non, non. C'est l'opposé. En fait, cela l'enlève. Cela enlève la définition. Encore une fois, Jésus est un nom, une définition. Aussi, si vous dites…

Claude : *Je suis ce qu'est Jésus, Jésus est le « un », et l'unicité est absolue, il n'y a pas de place pour la personne.*

Oui, alors tu es vide. Tu es le vide où se trouve la nature du Christ.

… ?… Il n'y a pas de Christ.

Mais dans cette tradition, on dit que la nature du Christ est l'essence. C'est comme dans le bouddhisme, la nature du Bouddha est l'essence, le Soi. C'est juste un autre nom pour le Soi. Ce sont des noms.

Alain : *Il est important de préciser ce que l'on entend dire par les mots.*

Oui. Et c'est pourquoi je dis : « Je suis cela qui est ». Et je ne dis pas « je suis Jésus, ou je suis Dieu », ni ne le nomme. C'est comme dans le titre du livre de Nisargadatta : « Je suis Cela », laissant « Cela » totalement ouvert.

André : *Pour moi, cela ne fait aucune difficulté. Tout le travail d'Emile a été justement de faire disparaître le Jésus historique et de faire apparaître ce qu'est Jésus, et non le Jésus historique.*

C'est ce que je veux dire, pas l'image.

Claude : *Qu'est-ce qu'il pense de cela ?*

Que dire ? C'est simplement comme le Jésus qui n'est pas… qui apporte de l'amour sur la terre, qui fait des miracles ; cela enlève le monde. Cela indique seulement ce qui est antérieur à ce monde phénoménal, ce qui retourne toujours au noumène.

Claude : *Noumène : D'habitude, on n'emploie pas ce mot.*

Ce qui ne peut pas être nommé, encadré.

Claude : *Indicible.*

André : *Lorsqu'elle écoutait les CD, Maria me disait tout le temps, « j'ai l'impression d'entendre Emile. Ce sont les mêmes mots, c'est la même chose ».*

Cela doit être le même, car il n'y a pas d'autre.

André : *On est tous d'accord.*

Claude : *J'aime beaucoup ce que vient de dire Karl. Il a dit, « Il enlève le monde ». C'est une formidable expression. C'est net. Il va droit au but. Jésus enlève le monde. Il rend le réel.*

Il fait un de l'amant et de l'aimée. C'est donc une disparition de la séparation.

Claude : *C'est la première fois qu'il lisait Thomas ?*

Non, j'ai lu une autre traduction en allemand dans les années 80. Je ne me souviens plus du nom du traducteur. C'est trop loin.

Claude : *En français, il y a de nombreuses mauvaises traductions. Celle-ci, de Gillabert, est la meilleure.*

C'est toujours différent. Même Osho a fait une traduction. Il a écrit un gros livre sur les Evangiles de Thomas. Si vous lisez l'interprétation d'Osho, cela devient vraiment un show. Mais c'est OK. On ne peut pas cacher l'essence. Tout un blabla.

Yves : *Emile s'était beaucoup intéressé à ce texte parce qu'il disait souvent qu'en Orient il y a une pléthore de textes non dualistes, en Inde, au Japon, en Chine, mais il y avait un manque en Occident. Et il estimait qu'on avait enfin la preuve que Jésus avait prononcé des paroles non dualistes du même niveau, témoignant du même éveil que tous ces grands sages d'Orient. Alors qu'en Occident, quand on voulait trouver un texte vraiment non-dualiste, à part Maître Eckart, à part peut-être Angelus Silesius, on n'avait pas grand-chose. Et le fait de trouver ce manuscrit prouvait que la source était aussi dans notre propre tradition occidentale, mais qu'elle avait été totalement occultée par des siècles de théologie, des siècles de guerres de religion. Et c'est pour ça qu'il s'est beaucoup intéressé à la traduction exacte ainsi qu'aux commentaires de ce texte dans un aspect international par rapport à la gnose universelle, par rapport à la non-dualité.*

Il n'y a pas de différents Soi. Même si c'est couvert, cela ne peut être recouvert. Il n'y a pas de couverture. Peut-être, pour un moment, cela peut être oublié, couvert par une religion, par une tradition, mais c'est toujours comme sous-jacent, c'est là et ça ressort. Dans toutes les traditions il y a des mystiques, des métaphysiciens, ils sont tous au sommet de la pyramide, et de là on regarde les religions en bas. Il y a des voies infinies, mais elles conduisent toutes à ce que tu es. Parce qu'elles sont toutes faites par le Soi, pour le Soi. Donc, tu ne peux pas le manquer. Alors, dire qu'une voie est meilleure, je n'en ai aucune idée. Quand tu es au sommet, il n'y a jamais eu de voies. Mais il n'y a pas de compétition. Chaque pas se fait toujours en avant vers ce que tu es. Il n'y a pas de voie qui soit meilleure qu'une autre. Le Soi sait le mieux, et il n'y a pas autre chose que le Soi.

Alain : *Mais quand il y a des périodes pendant lesquelles les déviations sont telles qu'on a l'impression que la religion n'a plus de signification, c'est encore une voie ?*

Parfois un détour est une voie directe. Parfois, ce qui semble une voie directe est une voie infinie. Qui décide ? Qui établit les critères ? Ce qui semble si long n'est rien pour ce que tu es. C'est hors du temps, et ce qui est dans le temps ne deviendra jamais ce qui est antérieur au temps.

Claude : *Cependant, le message de Jésus est un message intérieur, il nous dit que le Soi est à l'intérieur de nous dans la caverne secrète, c'est la vérité, et pourtant on a pris*

Jésus il y a deux mille ans, et l'on en a fait une religion. Paul de Tarse - St Paul - a inventé une religion vraiment aberrante qui est complètement l'inverse du message du Maître, puisqu'il promet le salut de la personne dans un autre monde. C'est Disney World.

Oui, parfait.

Claude : *Deux mille ans où des millions d'êtres humains ont été dans une impasse !*

Mais si tu dis quelque chose comme ceci, tu vois toujours quelqu'un qui pourrait entrer dans une impasse. Mais pour ce que tu es, cela ne fait pas de différence parce qu'il n'y a pas quelque chose comme « atteindre ce que tu es ». Donc, quoi que ce pouvoir faisait, c'était exactement ce que la conscience ou Dieu voulait qu'il fit. On ne peut pas être induit en erreur. Tant que tu es quelqu'un qui peut être induit en erreur…

Claude : *Veut-il dire ceci : Tout ce qui sort de la voie du Soi n'a pas d'existence ?*

C'est un reflet. Mais ce n'est pas le Soi. Donc, dans ce reflet, il y a des reflets infinis, des voies qui conduisent et des voies qui fourvoient. Aussi, toute idée d'être induit en erreur a besoin de quelqu'un qui pourrait être induit en erreur. Et cette pensée première « moi » est déjà la fausseté en soi. Que celui-ci dise, ceci me conduit ou me fourvoie, les deux sont faux. Dès le premier instant de cette pensée « je », tout est déjà fait. Le concept est là, et tout ce qui en sort induit en erreur. Il n'y aura jamais quelqu'un qui pourra être conduit dans le droit chemin. L'idée même de droit chemin crée le mauvais chemin.

Michel : *Il n'y a pas de bien et de mal. Tout est bien. St Paul a son rôle dans l'économie du Soi.*

Dans le bouddhisme tibétain, on appelle cela les gardiens du Dharma. Garder la religion ou l'enseignement en vie. Et pour cela on a besoin de techniques, de voies et de tout ce qui peut être fait afin que ce monde puisse exister. C'est simplement un fonctionnement pour garder ce monde en vie. Et il n'y a rien là qui soit vrai ou faux. Pour qui cela devrait-il être vrai ou faux ? Il n'est pas question de vrai ou faux.

Quoi que tu nommes, tu lui donnes vie. Si tu l'appelles illusion, cette illusion est là. Quoi que tu en fasses, tu le rends réel. Il faut quelqu'un pour nommer quelque chose illusion, et celui-là est déjà une illusion. Celui qui se définit est une définition. Donc, tout ce qui vient de la première définition, tout ce que quelqu'un dit, ne fait aucune différence pour ce que tu es. Nommer quoi que ce soit ne peut faire de toi ce que tu es. Cette compréhension que le monde est une illusion va et vient, mais pas ce que tu es, et tu ne dépends pas de cette compréhension, ou réalisation, que tout ceci est un rêve, quelle que soit ta façon de nommer cela. C'est simplement un autre concept.

Claude : *Nous sommes parfaitement en harmonie avec ce qu'il vient de dire. Il n'y a aucun devenir. Ce qui est, est. C'est une illusion complète que d'imaginer qu'il puisse y avoir un chemin. Donc, tout ce qui est séparé, à commencer par la personne, est illusoire, n'a pas d'existence. Ce que je suis, je le suis depuis toujours et à jamais. Et c'est la perfection absolue. Et il n'y a aucun mot. Et pourtant, en apparence, je suis dans ce corps de pithécanthrope amélioré.*

Oui, mais c'est Jésus qui dit alors : « En tant qu'humain, je suis un homme absolu. Et en tant qu'esprit, je suis un esprit absolu. Et en tant que source, je suis la source absolue. Car je suis l'absolu, quelles que soient les circonstances ». Cela ne fait aucune différence.

André : *« Je suis le Tout, le Tout est sorti de moi, le Tout est revenu à moi ».*

Alors soit cet « absolu » ici-maintenant, et il n'y a pas de corps, pas de monde, rien d'autre que le Soi. Car il n'y a personne dans ce corps, et personne en dehors de ce corps. Il n'y a rien d'autre que le Soi, un point c'est tout. Et quelle que soit la forme que prend le Soi, cela ne change rien. Alors sois le Soi absolu, c'est tout. Rien ne fait aucune différence pour ce que tu es. Toutes les différences sont dans les différentes formes de ce que tu es, mais ne te rendent en aucune façon différent. Tu es l'absolu qui prend des formes infinies, mais qui ne change jamais. Alors il n'y a personne dans ce corps et, en ce moment même, tu es ce corps en tant que la conscience dans une forme et il n'y a pas de différence, car seule la conscience est ici-maintenant.

Claude : *Mais dans ce corps, je suis toujours la perfection.*

Il n'y a personne qui soit parfait. Il y a seulement la perfection. Mais il n'y a personne qui soit parfait.

André : *Cela rejoint ce qu'on disait tout à l'heure, il n'y a pas Jésus, mais il y a ce qu'est Jésus.*

Maria : *La mésentente entre les deux expression « Je suis Jésus » et « Je suis ce que Jésus dit » vient du fait qu'au fond, quand nous disons « Je suis Jésus », ce n'est pas lié à la personne de Jésus. Mais c'est imprécis.*

Non, non, c'est en fait une erreur, une erreur totale. Parce que si tu dis que tu es libre, tu te définis à nouveau, tu restes encore en tant que « moi », et tu n'es pas libéré. Mais tu es absolu dans la non-connaissance de ce que tu es et de ce que tu n'es pas. Voilà ce que tu es, totalement dans ce mystère de ne pas savoir ce que tu es et ce que tu n'es pas. Tu es totalement incertain de ce que tu es ou n'es pas. Cela n'exclut ni n'inclut rien. C'est être libre des définitions, même de l'idée de liberté. Car il n'y a personne qui ait besoin de liberté ou qui n'ait jamais eu besoin de quoi que ce soit. « Sois tel que tu es » signifie simplement « sois cet absolu » que tu ne peux ni perdre ni gagner. Et seul cela est la paix, quand il ne reste plus personne.

Elsa : *A quoi cela sert-il que cette perfection se mette dans une telle pauvreté ?*

Mais quel soi est dans un état de pauvreté ? Une idée est une idée, une idée de pauvreté. Cela ne fait aucune différence.

Elsa : *Ce que je veux dire c'est, à quoi sert cette manifestation ?*

Elle n'a pas d'utilité, et c'est cela sa beauté. C'est tellement beau, car elle est sans signification. C'est la liberté même, elle est libre de sens, de cause. C'est simplement la réalisation de ce qui est réel, mais pas en raison d'un besoin, d'une signification, d'un

vouloir. C'est une absence de désir qui se réalise elle-même, simplement par la réalisation, mais pas en raison de quelque chose. C'est cela sa beauté, sa beauté pure.

Michel : *C'est un jeu.*

Une danse. Vous pouvez l'appeler une danse. La danse du Soi. C'est comme *Shiva* dansant avec lui-même dans cette *shakti*, cette réalisation. Et être ce qu'est *Shiva*, danser avec ce que tu es, c'est être la vie même dansant avec elle-même. Alors il n'y a pas de pauvreté, il n'y a rien. Tout cela vient de l'idée de moi qui ne veut que le plaisir, et éviter la douleur.

André : *Je crois que les enfants expriment cela très bien.*

Oui, ils construisent puis détruisent. Ils ne s'en soucient pas. Ils ne le gardent pas en tant que leur pauvreté... Seulement, quand vient l'idée de possession, vous devenez un gardien, ce petit gardien qui a tellement peur de perdre quelque chose parce qu'il a l'idée qu'il possède quelque chose. *Le grand conservateur, mon corps, mon cadavre* (en français). Si tu veux faire quelque chose avec ce cadavre, c'est comme lui donner du souffle, et tu rends vivant ce qui est déjà mort.

Christian : *Mais ce qui est mort, ce que nous avons l'habitude de considérer comme mort, ce sont plutôt les fabrications mentales, c'est-à-dire les idées, la production mentale que les objets eux-mêmes. Parce que, finalement, les objets existent-ils en dehors de l'idée des objets ?*

Ca, c'est juste une autre idée d'être né. Dès l'instant où tu penses être né, tu es mort. Tant que tu penses être en vie, tu es mort, parce qu'alors ce qu'est la vie n'est plus que l'idée d'être en vie. Il n'y a pas de vie objective, car cette vie objective est la vie d'un mort. Tu rejoins alors l'endroit des morts, ce qu'est le monde, simplement par l'idée que tu es né. Alors tu es mortel. L'idée de naissance apporte l'idée de mort. Sois ce qui est non né, qui ne peut jamais mourir. C'est tout.

Christian : *C'est clair.*

(rires)

Michel : *J'aime bien cette comparaison de la mort physique avec le geste de l'enfant qui détruit ce qu'il a construit.*

Oui. C'est le jeu de la conscience. Elle crée, puis elle détruit. A chaque instant, elle détruit l'instant précédent afin que l'instant suivant puisse apparaître. Alors la destruction est création. Danse infinie.

Michel : 'Shiva', *c'est la mort et la résurrection permanente.*

Oui, tu meurs et tu es ressuscité dans l'instant suivant. Tu meurs à chaque instant. Mais comme tu ne peux pas mourir... (rires)

Claude : *Je ne dis pas que je ne peux pas mourir. Je dis que je ne peux pas ne pas être.*

Alors OK.

Claude : *Si je suis, je suis l'infini.*

Tu es plus que l'infini. L'infini est encore trop peu pour ce que tu es. Quoi que tu dises, ce n'est pas suffisamment grand. Tout ce que tu dis que tu n'es pas n'est pas assez petit.

Claude : *Je sais cela.*

Quoi qu'on dise, ce sont toujours des concepts. Même si je dis : « L'absence de tout concept de ce que je suis ou de ce que je ne suis pas », ce n'est à nouveau qu'une indication. En fin de compte, tu restes tranquille. Il n'y a simplement plus de définition. Même la définition la plus intelligente ne veut rien dire. Parce que les définitions vont et viennent. Mais tu joues avec. Il n'y a rien de bien ou de mal à ça. C'est simplement un jeu.

Claude : *Je pense que c'est une des raisons pour lesquelles Emile a appelé cette association « Metanoïa » C'est un mot grec difficile à traduire, qui veut dire...*

Monique : *Changement de mentalité, retournement.*

Yves : *Révolution, changement de regard.*

Maria : *« Umkehr » = Retournement.*

Retourner d'où tu viens, être ésotérique, c'est retourner à ce qui est antérieur. C'est comme cette question de Ramana « qui suis-je ? », pour aller à ce mystère. Tu viens de cela qu'est le Soi, quoi que ce soit, l'Absolu, puis tu te réveilles, « Je », « Je suis », espace, temps, conscience, « Je suis Untel ». Puis, pour retourner, c'est « qui-suis-je » ? Tu fais cela chaque nuit. Quand tu t'endors, Untel, la personne, tombe, puis même le « je suis » cesse, et la conscience demeure. Puis même la conscience... Dans le sommeil profond, il n'y a pas d'expérience. Puis, au matin, le « je » est là en premier, pour une fraction de seconde, puis le « je suis », puis, oh..., le corps mémoire commence à fonctionner. Et le soir, tu retournes. Donc, tout le monde sait, dans le sommeil profond, ce qu'il est, en ne sachant pas ce qu'il est. Donc, soit ici-maintenant ce qui est dans le sommeil profond. Et ça, simplement comme une expression, une sensation, ni fausse ni exacte, qui va et vient. Tu peux l'appeler une ombre éphémère, une vibration énergétique, peut-être un peu plus permanente que d'autres, mais elle est déjà partie.
Claude : *Jésus dit, c'est un mouvement et un repos.*

Tu es ce qui est complètement immobile en toi-même, et tout ce mouvement semblable à un rêve est autour de toi. Ainsi, quand tu voyages, tu ne vas nulle part. Tu es toujours ce qui est complètement immobile, et tous les endroits viennent à toi.

Claude : *La Mundaka Upanishad dit : « Celui-là qui ne bouge pas va plus vite que celui-là qui court ».*

Sois immobile, et tu es le plus rapide. C'est comme la vitesse absolue. Prends cet absolu comme une particule absolue, un éveil absolu de la vitesse, et la vitesse absolue est l'immobilité. Au moment où débute un mouvement absolu, il est déjà là où il a

commencé. Donc, il ne bouge jamais. Même en créant tout cet univers de rêve, il commence à s'éveiller, et cet éveil est un éveil absolu, mais il ne bouge jamais. Car il est toujours immobile, même par cette vitesse absolue. Donc tu es cet absolu qui ne bouge pas du tout dans cette réalisation. Totalement immobile.

Yves : *Alors c'est dans le sommeil profond que nous sommes le plus éveillé ?*

Il n'y a personne qui soit éveillé ici, ni dans le sommeil profond. (rires) Dans le sommeil profond il n'y a que la conscience pure, et personne qui soit conscient. C'est le point principal, dans la conscience pure il n'y a personne parce qu'il n'y a pas le temps, pas de second. Donc ce qui vient de cette idée d'un second, d'être né, c'est un concept que l'on revêt.

Christian : *C'est ce que disait Nisargadatta, vous êtes pure inconnaissance.*

C'est pourquoi ce que désigne la métaphysique est un mystère qui ne peut jamais être appréhendé, parce qu'il n'y a même pas 'un', comme il n'y a pas de second que tu puisses saisir. Ce ne peut jamais être une connaissance relative, jamais un objet de connaissance. Tout ce que tu peux connaître c'est un objet dans le temps, mais cela n'est pas dans le temps.

Christian : *Donc ces paroles sont plus destructrices que constructrices.*

Tu construis par la destruction. Tu es ce qui reste, on appelle cela l'abstrait, le substrat. Tu es le substrat duquel tu ne peux plus rien soustraire. Lorsque même l'idée d'un second est partie, tu es toujours.

Christian :*Mon impression est que Karl dissout vraiment tout. Il est...*

Claude : *un acide ! (rires)*

Christian : *...antérieur. Sa parole précède tout ce qu'on peut fabriquer.*

Pas Karl sans doute, mais ce qu'est Karl.

Christian : *Oui. C'est pour la facilité de la communication qu'on va continuer, s'il est d'accord...*
Oui, pour rendre cela clair, tu peux m'appeler Karl.

Claude : *Ce qu'il vient de dire se dit aussi autrement, Ce sont toujours des tentatives. Ceci, cet homme, est plénitude ; le Soi est plénitude ; la plénitude est issue de sa plénitude, et ce qui subsiste est plénitude...*

Je ne suis pas vraiment d'accord avec ça.

Claude : *C'est l'Isa Upanishad. Mais en français, cela sort plus facilement.*

Je sais, mais même l'Upanishad dit, tu es ce qu'est le vide, mais pas vide. Et tu es ce qu'est la plénitude, mais tu n'es pas plein. C'est comme la sagesse qui te dit que tu n'es

rien, ce vide, et le cœur te dit que tu es tout, la plénitude. Les deux sont tes conseillers, mais tu n'as besoin d'aucun d'eux. Les deux sont faux, dans un sens.

Claude : *Je ne peux pas me comparer. Personne ne peut me comparer. Pour me comparer, il faut deux, et je suis seul. Il n'y a pas de mot.*

Oui, alors tu es silencieux. Mais ce silence parle à nouveau. Il parle tellement souvent. Parce qu'il n'y a que le silence qui parle, et que le silence qui écoute. Tu ne peux pas le diviser. Cela ne fait pas de différence pour le silence de parler ou de ne pas parler. Il se définit, mais ne fait aucune différence. Une définition infinie, mais il ne fait jamais aucune différence.

Claude : *Mais il reconnaît. Un reflet.*

Il n'y a personne qui voit cela comme un reflet. Personne ne définit cela comme un reflet.

Claude : *C'est toujours Moi.*

C'est toujours ce que tu es.

Claude : *Cela.*

C'est cela qu'est le moi, mais il n'y a pas de moi.

Elsa : *Mais quand l'éveil se produit chez un individu, quel qu'il soit, peut-on dire que la conscience devient consciente d'elle-même ?*

Non, il n'y a jamais eu une telle personne sur terre, et il n'y en aura jamais. Il n'y a jamais eu de Bouddha qui ait marché sur la terre, pas plus que de Jésus. Il a toujours souligné que son royaume n'était pas de ce monde. Il n'y aura jamais personne. Un concept ne peut pas réaliser ce qui n'est pas un concept. Et le Soi n'a pas besoin d'être réalisé, parce que le Soi est à jamais réalisé et n'a pas besoin qu'un concept réalise ce qu'est le Soi. Il n'y a donc jamais eu une chose telle qu'une personne réalisée sur cette terre. Car le Soi est tout ce qui est. Il n'y a jamais eu de personne du tout.

Elsa : *Mais je n'ai jamais dit ça.*
Tu as dit, s'il devait y avoir l'éveil.

Elsa : *J'ai dit, quand l'éveil se produit.*

Mais l'éveil ne se produit jamais. Cela qui s'éveille est encore endormi. Cela qui a l'idée d'être éveillé dort toujours. Et cela qui est le Soi ne connaît ni éveil ni sommeil. Ceci est la conscience pure elle-même, qui n'a jamais aucune idée d'éveil. Il n'y a donc pas d'éveil. Car ceci est la conscience pure qui est toujours là. C'est ce dont parle Maître Eckart, de ce qu'est ce que tu es, qui ne connait ni allées-ni venues ; et ce qui a besoin du va et vient de l'éveil, va et vient. Alors, si un fantôme s'éveille à quelque chose qui est encore un fantôme, cela ne fait aucune différence. C'est un rêveur qui s'éveille dans un rêve, un rêve dans un autre rêve. Car celui que tu nommes le rêveur, qui fait l'expérience, fait encore partie du rêve. Et ce qu'est le Soi ne fut jamais

impliqué ou non impliqué. C'est ce qu'on appelle l'œil de Dieu, l'œil intérieur, l'expérimentateur absolu qu'est le Soi. Jamais il ne dort ni n'est éveillé. C'est simplement cette conscience semblable à l'espace. Quoi qu'il s'y passe, ce sont juste des expériences semblables à un rêve. Donc tout ce qu'on peut savoir ou réaliser, dans ce sens, n'a aucune valeur. Cela ne te fait pas devenir ce que tu es. Parce que ce que tu es ne fait pas partie de ce qui vient ou de ce qui s'éveille à quelque chose. Tu peux nommer cela la résignation totale du Soi qui ne se connaîtra jamais. Donc, par le souhait de se connaître, le Soi fait un pas hors de ce paradis. C'est pourquoi Jésus a dit qu'il ne faisait pas de ce monde un paradis, qu'il y aurait des guerres, qu'on n'y trouverait aucune satisfaction. Car il ne peut y avoir de satisfaction dans les objets. Et la résignation totale à cette idée que l'on ne peut jamais être satisfait par ce monde objectif, c'est ce qu'on appelle le retour intérieur, retourner vers ce qu'est la source, vers la perfection même.

Alain : *A ce moment-là, il n'y a pas de différence entre ce qui est à l'extérieur et ce qui est à l'intérieur, c'est tout « un ».*

Tu regardes à l'infini vers l'extérieur, et tu ne peux pas te trouver. Puis tu regardes à l'infini vers l'intérieur, et tu ne peux pas te trouver non plus. Alors tu te reposes dans le fait de ne pas trouver. Et tu te résignes entièrement à ne plus chercher ce que tu es. Et dans ce repos, dans cette immobilité totale, il y a la perfection. Tout ce que tu recherchais est là, sans aucune recherche. Donc cela qui recherchait était déjà ce qu'il cherchait.

Michel : *Peut-on dire que l'éveil est toujours là, et que la personne ne peut en avoir conscience que quand elle disparaît de telle sorte qu'elle ne peut plus en avoir conscience.*

La personne ne peut jamais s'abandonner. C'est elle qui est abandonnée. Elle tombe simplement, comme quand tu t'endors. Cet éveil, c'est peut-être s'endormir à nouveau. Cette connaissance s'adresse totalement à ce qui est inconnu. Devenir entièrement ce qu'est l'inconnu, c'est devenir ce qu'est la connaissance, mais sans jamais la connaître. Tu deviens alors l'essence de la connaissance qui ne connaît pas la connaissance. Tu deviens donc ce qu'est le Soi sans connaître le Soi. C'est pourquoi on l'appelle l'absence de soi ou l'absence de désir. C'est ce que l'on appelle *satchitananda*, le bonheur absolu, dans l'absence absolue de celui qui peut être heureux ou malheureux, qui ne connaît même pas le bonheur.

Claude : *Oui, mais cet état de félicité...*

Personne n'est heureux dans le bonheur. Dans l'absence de toi, il y a le bonheur. Alors vois que ce fantôme « moi » est simplement un fantôme, qu'il ne peut jamais être heureux.

André : *Ça va très vite, en ce moment... J'aimerais bien qu'on revienne sur cette idée dont Karl a parlé tout à l'heure, la recherche vers l'intérieur qui est infinie, la recherche vers l'extérieur qui est infinie, et le fait de se trouver là, entre ces deux recherches. J'ai un peu décroché.*

Qu'il y ait un extérieur et un intérieur sont des idées. D'abord tu regardes à l'extérieur pour devenir heureux par les objets, la famille, une nouvelle voiture, pour avoir l'harmonie à l'extérieur, mais tu ne peux pas la trouver là. Ce sera toujours latent, une harmonie imparfaite, dépendante.

André : *Et l'intérieur ?*

C'est la même chose. Tu vas dans la dimension infinie de l'intérieur, mais il n'y a pas d'harmonie.

André : *Parce que nous avons souvent développé entre nous ici l'idée du royaume intérieur qui est en fait le seul lieu... de repos.*

Yves : *Mais aussi il est le dedans et le dehors.*

C'est ton royaume uniquement parce que tu ne peux pas te trouver toi-même à l'intérieur. Ce non trouver dans ce vide que tu es, c'est toujours un non trouver, et non un trouver à l'intérieur.

André : *On ne sait jamais très bien où l'on est, au fond. On est partout.*

Je veux simplement dire qu'il n'y a pas de « trouver » à l'intérieur ni à l'extérieur. Tu peux dire qu'il y a un non trouver à l'intérieur, parce qu'il n'y a que le vide. Tu es indécis, ce n'est pas à l'intérieur ni à l'extérieur.

Yves : *Ce que dit Karl rejoint une parole de Jésus de l'Evangile selon Thomas, où il dit, « le royaume, il est le dedans et il est le dehors ».*

Claude : *Le dedans et le dehors de la coupe.*

Oui, mais il dit, je suis ce qu'est le dedans et je suis ce qu'est le dehors. Mais je n'ai moi-même ni dedans ni dehors. C'est toujours l'essence de l'intérieur et de l'extérieur. Mais il n'y a pas de Jésus qui ait un intérieur ou un extérieur. Ignace de Loyola parle du vide du cœur. Tu te concentres sur le vide du cœur, cela qui est Dieu peut être là, dans ce vide. Il désigne seulement le vide d'idées, la nudité dont Jésus parle : « Si tu veux entrer dans mon royaume, tu dois être nu ». Dénudé d'idées, des idées du dedans et du dehors, de toute idée. Aucun possesseur ne pourra jamais entrer dans cela qu'est ce que je suis.

Claude : *Pauvre, c'est pauvre en esprit, c'est bien pauvre en idées, en concepts.*

Même l'esprit ne peut y entrer.

André : *« Le jour où vous déposerez vos vêtements et les piétinerez, vous entrerez dans le royaume ».*

En l'absence de ces trois, « la conscience pure », « la conscience » et la « personne », cela est. Rien ne peut jamais devenir cela. Jamais, au grand jamais. Vous devez être totalement ce qu'est cela. Sans « savoir » ou « ne pas savoir ». Sois simplement ce que

tu es, non en sachant ou en ne sachant pas. Tout cela vient du concept de vouloir quelque chose, ou de devenir quelque chose. Donc, on ne peut parler que de concepts.

Edmond : *J'essaie de poser des questions depuis tout à l'heure, et à mesure qu'elles me viennent à l'esprit, elles sont balayées aussitôt (rires). Je m'aperçois qu'elles sont fausses, parce que tous les mots sont faux.*

Ou vrais, qui s'en préoccupe ? (rires)

Christian : *On n'arrivera pas à le coincer...* (rires)

Edmond : *Il y a quand même une petite question : Qu'est-ce qui est à la racine de l'attention ?*

Il y a l'attention de l'attention. Il y a le vide du vide. Il y a la plénitude de la plénitude. Il y a la conscience de la conscience. Cela désigne toujours cela qui est l'essence de ce qui peut être nommé, ou ne peut pas être nommé. Alors je suis cela qui est faux et je suis cela qui est vrai.

Edmond : *Des mots. (rires)*

Et simplement l'absence de celui qui se soucie.

(ces réunions ont été traduites et retranscrites depuis l'enregistement CD par Maria, Anasuya et Alain)

(à suivre)

******

ORPHEE CRUCIFIE

(Suite Cahier 110)

La fin de la Quête est celle de notre amnésie. Celui qui se connaît lui-même est digne des mystères. Celui qui sait qui il est connaît son Seigneur. Se trouver suppose faire le vide en soi-même, en se libérant de l'emprise du mental : *Si vous ne jeûnez pas au monde, vous ne trouverez pas le Royaume*[1]. Celui dont le mental est en suspens voit se poser en lui la question fondamentale : *Qui suis-je ?* Lorsque paraît le visage du Soi, c'est le sien qu'il découvre comme dans un miroir. Son Nom secret est celui de son Seigneur, le Nom du Seigneur est le sien. Il ne devient rien de nouveau, il est ce qu'il est de toute éternité : *Avant qu'Abraham fût, Je suis*[2]. Dans l'éblouissement de la révélation, rien ne change que le regard. Seul reste l'Un, car le dragon n'était que la fantasmagorie de l'ego.

Comme Orphée charmant Cerbère, le Prince du *Chant de la Perle* se rend maître de sa part animale en révélant son Nom originel. Le Nom agit comme un mantra qui pacifie le dragon du mental en dissipant l'obscurité qui l'enveloppe. Sa puissance est celle du Verbe primordial et témoigne du pouvoir de libération contenu dans la parole : *Je le charmais à l'endormir en prononçant sur lui le nom de mon Père, le nom de notre plus proche par le rang,*

[1] idem, logion 27.
[2] *Jean*, VIII, 58.

le nom de ma Mère, reine de l'Orient[3]. S'emparant de la Perle, le Prince revêt son habit de lumière et ruisselle de la richesse que chacun porte en soi :

Le Royaume du Père est comparable à un marchand
qui avait un ballot
au moment où il trouva une perle.
Ce marchand-là, c'était un sage :
il vendit le ballot,
il s'acheta la perle unique[4].

L'Odyssée intérieure

Dans les *Actes de Thomas*, l'Egypte ne représente le monde des ténèbres que pour des raisons de commodité littéraire. En réalité, c'est peut-être l'Egypte pharaonique qui nous donne les descriptions les plus anciennes et les plus détaillées de tels voyages initiatiques. Loin d'être narration pure, ces textes servent autant de viatique au voyage posthume de l'âme que de guides à l'intention de l'initié.

L'*Am-Douat*[5] décrit le voyage nocturne de Râ, le dieu soleil, dans les douze cavernes correspondant aux douze heures de la nuit. Réduit à l'état de cadavre, le Dieu-Soleil passe par la porte de l'inconnu et descend vers les régions des épreuves afin de se régénérer. Après être entré sous terre par la porte de l'horizon occidental, le soleil se prépare au voyage en embarquant sur une nouvelle barque. Il parvient au monde de Sokaris, le dieu des morts, où règnent les ténèbres. La barque de Râ se transforme en serpent, tirée à travers un souterrain. Le soleil retrouve le parcours de la vie en traversant un nouveau cours d'eau, non loin du champ où se trouve le cadavre d'Osiris. Des âmes-oiseaux et des déesses portent dans leurs mains les pupilles des yeux d'Horus. Râ échappe au dragon de l'orage, puis se sert des pouvoirs magiques d'Isis pour lutter contre les démons. Il reste sourd aux cris de l'humanité, qui cherchent à le détourner de son chemin comme les sirènes de l'Odyssée. A la fin, le soleil perd ses rameurs qui retournent dans leurs cavernes mystérieuses. Râ peut renaître. A la douzième heure, celle de la grande métamorphose, dans la caverne où finit le crépuscule, la barque du soleil est tirée à travers un serpent long de 1300 coudées. Lorsqu'elle sort de la gueule du serpent, Râ devient scarabée. Il est *Kephri*, le soleil auroral. Abandonnant son ancien corps, l'initié émerge du monde inférieur et s'installe sur la barque du matin, levée sur le sein de Nout, la déesse du ciel. Ayant retrouvé son Nom, il se connaît lui-même. Enfanté par Nout, le nouveau dieu jaillit d'entre ses cuisses.

Le *Livre des morts* décrit les transformations de l'âme au cours de son initiation. Celle-ci suit la course du soleil et comme lui renaît en tant que vérité intérieure, de la même façon que l'oisillon sort de l'œuf. L'âme doit d'abord descendre dans le monde souterrain. C'est là qu'elle devient le jeune soleil du matin. Transfigurée, elle parcourt dans la barque solaire les douze stations du ciel diurne. La nuit venue, elle comparaît devant le tribunal d'Osiris et son cœur est pesé sur la balance de Maat. Jugée digne par le tribunal de l'au-delà, purifiée dans le lac de Feu, l'âme s'identifie à l'Absolu et obtient la souveraineté sur l'Univers. Lumière issue des ténèbres, l'initié peut s'écrier :

Je suis Râ dont le rayonnement embrase la Nuit...
J'ai rencontré la puissante déesse[6]*...*

---

[3] *Le Chant de la Perle*, trad. Yves Haas, Cahiers Metanoïa, N° 16, 1978, p. 16.
[4] *Evangile selon Thomas*, logion 76, Editions Metanoïa.
[5] *Livre de ce qui est dans le monde inférieur.*
[6] *Livre des morts des anciens égyptiens*, CXXXI, par G. Kolpaktchy, Stock+Plus, p. 232.

Il existe de même en Grèce bien des exemples littéraires de descentes aux enfers. Ulysse parvient au bout de l'Océan, à l'entrée du monde souterrain, près du pays des Cimmériens. Il découvre un rivage plat et les bois sacrés de Perséphone. D'une roche tombe avec fracas dans l'Achéron deux fleuves dont les eaux viennent du Styx. Après avoir pratiqué un sacrifice animal, Ulysse évoque l'âme des morts qui viennent à sa rencontre, et notamment celle de Tirésias qui lui annonce ses futures épreuves[7]. Fils de la reine des morts, Dionysos effectue plusieurs descentes aux enfers. Il dort dans le royaume des morts avant de s'éveiller à l'appel des nymphes, nous apprennent les hymnes orphiques. Selon certains auteurs, il est le véritable maître de ce royaume. Les trois derniers travaux d'Hercule comportent un voyage dans l'au-delà. A la descente aux enfers correspond une montée jusqu'au pays lointain de la Terre-Mère Héra où se trouve le Jardin des Hespérides et ses célèbres pommes d'or, gardées par un dragon. Enée se rend à l'antre de la Sibylle de Cumes, gardienne du lac d'Averne, considéré par les romains comme l'entrée des Enfers. Il trouve le chêne où brille le rameau d'or et accomplit toute une nuit des sacrifices à l'entrée d'une caverne. Accompagné de la Sibylle, il pénètre dans le gouffre qu'ouvre un tremblement de terre. Après un long parcours, ils parviennent aux portes où Enée doit déposer le rameau d'or. Là se trouve le monde lumineux des héros et des artistes, dont Musée, le meilleur des poètes. L'âme d'Anchise révèle les secrets de l'au-delà et l'avenir de sa race à son fils. Enée regagne ensuite la terre par la porte d'ivoire[8].

Ce scénario présente toutes les caractéristiques d'un voyage initiatique. Le rameau d'or que va cueillir Enée est une allusion au rameau que portent les initiés d'Eleusis. Il en reste un souvenir dans la fête chrétienne des Rameaux qui précède la mise à mort du Christ et sa descente aux enfers, sa résurrection puis son ascension glorieuse. La mort initiatique n'est que la phase préparatoire d'une remontée vers la Vie. Bien peu y parviennent, révèle Anchise à Enée. Tandis que le commun des mortels est voué au sombre Hadès, l'initié gagne le lumineux Elysée ou l'île des Bienheureux.

Les sages cavales

Dans le prologue de son poème intitulé *De la Nature*, Parménide évoque sa montée au Ciel et sa rencontre avec la Déesse, exposant de façon imagée sa philosophie abstraite de l'Être en soi. Il décrit le char tiré par de sages cavales et guidé par les Filles du Soleil *sur la voie riche en paroles de la Divinité* qui seule porte *l'homme au savoir de lumière*. Il parvient de la sorte à la porte étroite qui sépare les chemins de la Nuit et du Jour et dont *Diké* - la Justice inflexible - détient les clefs. En un éclair la porte s'ouvre sur le vide immense. Prenant sa main droite dans la sienne, la Déesse bienveillante l'accueille et lui révèle la voie de la Vérité comme celle de l'erreur :

> *...Réjouis-toi : ce n'est pas un funeste sort qui t'a conduit sur cette voie*
> *Si à l'écart des sentiers battus des hommes, mais Diké et Thémis.*
> *Il faut donc que tu sois instruit de tout*
> *Du cœur immuable de la vérité au cercle parfait*
> *Et des croyances des mortels sans vraie certitude*[9].

En comparant l'Être-Un à une sphère parfaite, Parménide reprend la vieille image orphique de l'Œuf du monde. La Vérité philosophique est le fruit d'une révélation de type initiatique. Comme dans les Mystères, il s'agit d'un processus de mort et de renaissance, que symbolisent l'œuf ou la sphère. De même pour Empédocle, la Terre est une sphère dont les larges flancs enferment le feu de l'union sexuelle cosmique. La sphère représente l'Un indivis et symbolise l'Androgynie parfaite.

---

[7] Homère, *Odyssée*, XI.
[8] Virgile, *Enéide*, VI.
[9] trad. C. Mallan, *La continuité ontologique de Parménide à Platon*, ANRT, Lille III, p. 38.

Si ce prologue évoque une expérience chamanique, à la faveur d'une dormition rituelle, il rappelle également l'initiation pythagoricienne et présente des analogies frappantes avec les descentes aux enfers orphiques. L'identification de la nuit avec l'ignorance implique celle de la lumière avec la connaissance. Parménide utilise des images archaïques : le char, les Portes, les Filles du Soleil, Diké. Il se sert des visions orphico-pythagoriciennes telles qu'on les retrouve gravées sur des anneaux d'or d'Etrurie ou dans la Crète minoenne : un élu accomplit un voyage dans l'au-delà sur un attelage mythique précédé d'une sirène, ou accompagné d'une femme qui lui sert de guide, voire d'un démon ailé. Le héros de cette aventure spirituelle reçoit l'accueil d'une déesse qui lui enseigne la Vérité. La Grande Déesse que met en scène Parménide gouverne le monde du devenir où s'opposent la lumière et les ténèbres. Elle " conçoit " Eros avant les autres dieux[10]. Comme chez Orphée, la création du cosmos est assimilée à un acte mental, une pensée divine, une conception.

Au fur et à mesure de leur progression les filles du Soleil rejettent les voiles couvrant leur visage. Ce dévoilement symbolise le passage de l'ignorance à la connaissance, de la nuit à la lumière. Des vierges sacrées à la Déesse en passant par Diké qui détient les clefs de l'Être et du néant, il n'y a en réalité qu'une seule et même Vérité. Celle-ci se dévoile progressivement pour enfin révéler l'éblouissante nudité de son unité. Seul celui qui meurt à lui-même est apte à contempler la Beauté inviolée de l'Un. Sur le fronton du temple de la Déesse, à Saïs, on lit cette inscription : *Je suis tout ce qui a été, ce qui est et ce qui sera, et mon voile, jamais aucun mortel ne l'a encore soulevé*[11]. Seul l'époux immortel est digne de soulever le voile de l'épouse. Qui veut faire l'ange fait la bête et le profane qui tente la même expérience ne peut supporter l'éclat de la Divinité : tel Actéon, il se ravale au rang de l'animal. Le symbolisme du prologue, le climat initiatique dans lequel baigne l'ensemble du Poème rappellent l'atmosphère des Mystères pythagoriciens de l'Italie du Sud. Parménide est un élu. Il est celui qui sait. Il possède la Vérité.

La Vérité (*Aléthéia*) ne relève pas du domaine de la pensée. Nul ne peut la voir, ni la percevoir. Ce n'est qu'en laissant tomber le masque de sa propre personne que l'on peut se fondre en elle. C'est cette même Vérité qu'Epiménide ou Pythagore ont le privilège de découvrir dans la grotte de Zeus en Crète. C'est à la plaine de la Vérité que l'initié souhaite parvenir pour boire à la source de la Mémoire. Là se trouvent les archétypes *de tout ce qui a été et de tout ce qui sera.* Là réside l'éternité, la sagesse divine : *la Loi est la parèdre de Zeus, comme le dit Orphée*[12]. En ce sens *Aléthéia* est l'équivalent du *Rita* de l'Inde ancienne. La Vérité est le support de l'univers. Elle est la Loi, la Justice, l'Ordre cosmique, la puissance qui assure le retour des aurores. Indissociable du rite, de la prière, du droit elle est l'apanage du philosophe, du poète, du devin ou du roi. Telle est la raison pour laquelle, seul le philosophe, c'est-à-dire l'initié, est digne d'être roi. Seul celui qui accède à la lumière peut guider les autres et les libérer des ténèbres de l'Oubli :

> *Ce qui Est, comment pourrait-il, comment aurait-il pu, venir à l'être ?*
> *Il n'Est pas, s'Il est venu où s'Il doit venir à être.*
> *Ainsi la naissance s'éteint et la mort ne fait plus question*[13].

Dans un poème, *La porte*, composé à la fin des vendanges, en octobre 1941, Simone Weil évoque sa propre quête. Ayant vainement erré en suivant une longue route dans un désert brûlant, l'âme assoiffée aspire aux vergers fleuris et rafraîchissants afin de boire *leur eau froide où la lune a mis sa trace.* Elle parvient jusqu'à la porte qui se trouve à l'entrée du paradis. mais celle-ci est *close, inébranlable.* Après avoir versé force larmes et traversé les affres du

---

[10] Platon, *Banquet*, 178 b.
[11] Plutarque, *Isis et Osiris*, trad. M. Meunier, Trédaniel, p. 44.
[12] OF 160, Orphée, *Poèmes magiques...*, Les Belles Lettres, p. 111.
[13] trad. Claude Mallan, *La continuité ontologique de Parménide à Platon*, ANRT, Lille III, p. 88.

désespoir, elle décide de tout abandonner. Au moment même où elle lâche prise, sans crier gare, la porte s'ouvre :

La porte en s'ouvrant laissa passer tant de silence
Que ni les vergers ne sont parus, ni nulle fleur.
Seul l'espace immense où sont le vide et la lumière
Fut soudain présent de part en part, combla le cœur
Et lava les yeux presque aveugles sous la poussière[14].

Eros et Psyché

Qui s'unit à la Déesse parvient à la source de la sagesse. Il n'est de révélation que dans la claire vision de l'Un. Lorsque s'efface l'ego, la Déesse apparaît dans sa nudité originelle. En faisant le deux un, l'homme retrouve l'unité primordiale. La Déesse est une projection de l'anima. Intégrée elle devient la Sophia, la médiatrice de l'Absolu.

A l'inverse, la femme doit réintégrer son animus : *...toute femme qui se fera mâle entrera dans le royaume des cieux*[15]. L'animus prend l'aspect du Prince charmant ou du chevalier servant, voire de l'Amour lui-même. La force de l'amour balaie tous les obstacles sur le chemin de l'immortalité et la femme qui se laisse entraîner par ce courant y accède au même titre que l'homme. L'Inde nous donne l'image des *gopis*, ces fidèles adoratrices de Krishna. Par jeu, le dieu dissimule leurs vêtements pendant qu'elles se baignent afin de contempler leur nudité. Si elles y consentent finalement, c'est qu'elles savent que Krishna devient ainsi leur Epoux divin. Le beau mythe de Psyché, exposé dans les *Métamorphoses* d'Apulée, nous ouvre des perspectives tout aussi riches.

Jalouse de la beauté de la jeune princesse Psyché, Aphrodite charge son fils, Eros, de la livrer à un monstre. A la suite d'un oracle d'Apollon, Psyché est abandonnée par ses parents au sommet d'une montagne pour un hymen funèbre. Mais Eros tombe amoureux de Psyché. La douce brise d'un zéphyr l'enlève jusqu'au palais du dieu. Chaque soir dans l'obscurité, Eros lui rend visite en lui faisant interdiction de le regarder. Une nuit cependant, piquée par la curiosité et sur l'instigation de ses sœurs jalouses, Psyché prend une lampe pour découvrir son amant endormi. Elle laisse malencontreusement tomber sur celui-ci une goutte d'huile brûlante. Eros s'éveille en sursaut et disparaît dans les airs. Chassée de toutes parts, hantée par le remords, Psyché parcourt le monde en pleurant son sort. Soumise par Aphrodite à des épreuves surhumaines, elle en vient à bout, aidée par des forces invisibles. Devant trier en un jour un énorme tas de grains mélangés, des fourmis exécutent la tâche à sa place. Elle réussit à s'emparer d'un flocon de la Toison d'or avec l'aide d'un roseau, puis de l'eau de la source du Styx grâce à l'aigle de Zeus. La dernière épreuve lui est cependant fatale. Chargée de ramener des enfers un peu de la beauté de Perséphone contenue dans une boîte, Psyché cède à la curiosité, ouvre celle-ci et sombre aussitôt dans le sommeil de la mort. Mais Eros, guéri de sa blessure, la retrouve. Il l'éveille d'une de ses flèches et, remontant vers l'Olympe, obtient de Zeus la permission de l'épouser. Psyché devient immortelle en buvant à la coupe d'ambroisie. Les noces ont lieu en présence de tous les dieux de l'Olympe. Aphrodite, enfin consentante, y danse gracieusement au son de la musique harmonieuse des Muses.

La chambre nuptiale

Telle est l'allégorie du voyage de l'âme (*psyché*). Malgré sa chute dans la matière, l'âme conserve la nostalgie de l'Amour. Elle ne peut surmonter les épreuves qu'en s'en remettant à la volonté divine. Elle doit descendre aux enfers et vaincre la mort. Elle est alors admise à pénétrer dans la chambre nuptiale. Fuyant les ténèbres de la dualité, elle renaît à la

[14] Simone Weil, *Œuvres*, Quarto, Gallimard, p. 805.
[15] *Evangile selon Thomas*, logion 114, Editions Metanoïa.

lumière de l'unité. Le lieu du mariage est le Royaume intérieur où se réalise l'alchimie qui brûle l'ignorance. L'illusion du deux s'efface. L'apparence devient transparence. On ne peut parler d'union de deux entités distinctes. L'animus et l'anima n'ont jamais été séparés. Tout vient de l'Un et tout retourne à l'Un. Il ne peut y avoir de mariage que du Dieu et de la Déesse, donc de l'Un avec lui-même. Selon les *Rhapsodies orphiques*, l'union de Koré et d'Apollon représente la conversion des principes solaires en l'unique réalité. C'est pourquoi Déméter, lorsqu'elle transmet à Koré le royaume, lui dit :

...une fois que tu aurais pénétré dans le lit d'Apollon
Tu mettras au monde de brillants enfants, aux visages brillants de feu[16].

Le Saint des Saints est la chambre nuptiale. Si la séparation est cause de la mort, l'union est Vie. Inséparables, les véritables amants sont invisibles aux yeux du monde: *Personne ne pourra voir le fiancé et la fiancée, à moins qu'il ne devienne cela...* De même qu'Orphée fait couple avec Eurydice, Jésus a pour compagne Marie-Madeleine qui est l'incarnation de Sophia : *La Sophia, qui est appelé stérile, est la Mère des Anges. Et la compagne du Fils est Marie-Madeleine. Le Seigneur aimait Marie plus que tous les disciples et il l'embrassait souvent sur la bouche*[17]. Le couple témoigne de l'unité, du deux fait un. Le *monakhos*[18] a réalisé en lui-même l'unité du deux. Seul le solitaire est digne de pénétrer dans la chambre nuptiale :

Il y en a beaucoup
qui se tiennent près de la porte,
mais ce sont les monakhos
qui entreront dans le lieu du mariage[19].

La porte de la chambre nuptiale s'ouvre sur la mort, cette grande mort que chacun porte en soi. Eros et Thanatos font couple. Condamné à boire la ciguë, Socrate a la vision d'une lumineuse femme blanche qui l'appelant par son nom lui annonce sa mort prochaine en citant un vers d'Homère[20]. Selon la clef des songes, mort et mariage vont de pair. Une célèbre ballade roumaine, intitulée *Mioritza*, raconte les noces d'un jeune berger avec la mort : *...j'ai épousé Reine sans seconde*[21]. Mourir revient à s'unir à l'âme du monde, à retourner au sein de la Terre-Mère.

Le mariage sacré, célébré dans le cœur, signifie à la fois notre mort et notre renaissance. En sanskrit, *eko bhu* veut dire à la fois prendre en mariage, devenir un et mourir tout comme le grec *tèlèo* est rendu par être parfait, être marié et mourir[22]. Dans la Grèce antique, la dernière pièce du tombeau, où est déposé le cercueil, se nomme *thalamos* (chambre nuptiale). Cette chambre mortuaire est à l'image d'une matrice creusée dans la terre, où le mort attend ses noces et sa renaissance. De nos jours encore, les musulmans enveloppent leurs morts dans un linceul blanc qui symbolise la goutte de sperme dont chacun est issu. En Egypte, le tombeau a la forme d'une grotte primordiale assurant la nouvelle vie du défunt. Les égyptiens considèrent le sarcophage comme une "demeure d'éternité ". Qui a visité les galeries de la " vallée des rois " a ressenti l'impression étrange que provoque cette longue descente à travers un couloir aussi sombre qu'étroit avant d'accéder dans la salle principale à la vision de milliers d'étoiles d'or brillant au plafond céleste. C'est toute la géographie de l'au-delà qui est ainsi révélée. Le

[16] OF 194, Orphée, *Poèmes magiques et cosmologiques*, Les Belles Lettres, p. 127.
[17] *Evangile selon Philippe*, 76, 122, 55, trad. Yves Haas.
[18] monakhos : solitaire, terme grec d'où dérive le mot moine (de *monos* : seul)
[19] *Evangile selon Thomas*, logion 75, Editions Metanoïa.
[20] Platon, *Criton*, 44.
[21] in Mircea Eliade, *De Zalmoxis à Gengis Khan*, Payot, p. 219.
[22] cf A.K. Coomaraswamy, *hindouisme et bouddhisme*, Idées, Galimard, p. 32.

sarcophage représente Nout, la Déesse du Ciel, en sorte que la momie repose dans son sein. Lors des funérailles, la pleureuse s'adresse au mort comme à un vivant :

Toi qui es vivant, tes compagnes t'embrassent...
Ta sœur Isis s'approche de toi, criant son amour pour toi.
Tu l'assieds sur ton membre viril et ta semence s'écoule en elle[23].

De telles représentations se retrouvent dans tout le bassin méditerranéen. En Crète, dans des tombes de la civilisation minoenne, la Grande Déesse est entourée d'une cour animale : colombes, taureau, serpent... La Déesse protège le mort et veille à son passage vers l'au-delà. A l'âge du bronze moyen, les cadavres sont enfermés dans des *pithoi*, grandes jarres à provision, comme le grain attendant de germer. A en croire les mystères, Dionysos est le fils des jarres enterrées, matrices chthoniennes par excellence. Les colombes représentées aux côtés ou sur la tête de la Déesse symbolisent la puissance de l'Amour. Le motif de l'union nuptiale du mort (ou de l'initié) avec la Déesse est le propre des cultures valorisant le principe féminin et l'amour sous toutes ses formes :

Ce qui est, c'est l'éternité masculine et l'éternité féminine.
La première est le jour, la seconde la nuit[24].

La bouche des enfers

La grotte qui marque l'entrée des enfers représente la matrice de la Terre-Mère. Dans la nuit du tombeau l'initié revient à l'utérus. Lieu de culte privilégié, la grotte sert au culte de la Déesse-Mère : c'est dans l'Antre du mont Dikta en Crète que Rhéa cache Zeus. C'est dans la grotte du mont Ida, où a été élevé le dieu enfant, que sont initiés Pythagore et Epiménide. Mais la grotte symbolise également l'union sacrée, *hiérosgamos*, le lieu où s'effectue les noces cosmiques.

Lors de la fête des *Anthestéries*[25], l'union de Dionysos et de la " reine " d'Athènes donne lieu à un rituel secret. La cérémonie nuptiale s'ouvre avec le sacrifice effectué par quatorze jeunes filles sur autant d'autels dans le temple infernal du Marais. Ce nombre évoque les quatorze parts du corps d'Osiris, qu'Isis ranime par une union sacrée. Le sacrifice démultiplie la personne du dieu afin de le régénérer par l'épreuve de la mort. La " reine d'Athènes " ne participe pas à cette première phase, car elle se réserve pour ses noces avec le dieu, qui est à la fois son fils et son époux. Identifié à Hadès, Dionysos forme couple avec Perséphone, la reine des enfers. Selon les égyptiens[26], Déméter et Dionysos sont les maîtres des enfers. Conjoints infernaux, ils sont les libérateurs : Liber et Libera.

La fête du mariage, les *Thesmophories*, est patronnée par Déméter et Koré-Perséphone. Le rituel, exclusivement féminin, est centré sur le *mégaron* qui est une bouche des enfers. Véritable temple du mariage, le *Thesmophorion* est construit sur une crevasse naturelle, ou sur une crypte aménagée à même le sol. Cette crevasse qu'Hadès et Koré empruntent pour leurs noces symbolise la caverne qui donne accès au monde souterrain. En souvenir de la descente de Koré, on jette au sol des symboles du sexe féminin, objets indicibles contenus dans une corbeille sacrée. L'offrande en descente (*cathodos*) prépare une remontée (*anodos*), celle des fruits du sacrifice s'il est agréé par les divinités du sol. Les offrandes restent enfouies toute l'année. Elles sont ensuite exhumées, puis brûlées et leurs cendres, mêlées aux semences, sont gages de bonnes récoltes.

---

[23] *Veilles horaires des mystères d'Osiris*, cité par M-L Von Franz, *Les rêves et la mort*, Fayard, p. 117.
[24] *Textes des Sarcophages*, 335, C. Jacq, *La sagesse vivante de l'Egypte ancienne*, Laffont, p. 58.
[25] fête célébrée en février-mars, comportant notamment un défilé de masques escortant le char de Dionysos, une hiérogamie et des rituels funèbres.
[26] Hérodote, *L'Enquête*, II, 123.

Au cours des mystères d'Eleusis, consacrés à Koré-Perséphone, les mystes prononcent le vœu d'une double communion. Celle-ci est à la fois alimentaire par l'absorption du *cycéon*, le breuvage sacré, et sexuelle par la manipulation d'objets indicibles contenus dans deux corbeilles. Cette communion symbolise l'union de l'initié à la divinité.

La mort est féconde. La fête athénienne des naissances (*Genesia*) est aussi la fête des morts (*Nekysia*) et de la Terre-Mère. Parce qu'ils considèrent le sein de la Terre comme celui de la Mère, les Athéniens sèment des grains sur les tombes. Mourir c'est épouser la Terre pour renaître d'elle. Les deux fêtes s'enchaînent. La descente dans le sein de la terre est suivie d'une remontée et d'une nouvelle naissance. Ce même symbolisme, inspiré du rythme des saisons, baigne les paraboles évangéliques : *Si le grain ne meurt , il demeure seul, mais s'il meurt, il porte de beaux fruits. Qui cherche sa vie la perdra, qui la perd la trouvera pour la vie éternelle*[27].

En Egypte, le nom de la Déesse *Mout* signifie à la fois Mère et Mort. Les égyptiens imaginent le Ciel (*Nout*) comme une Déesse-Mère qui allaite le défunt après sa renaissance dans le monde sidéral. Toute naissance est mort sur un autre plan. Toute mort est passage d'un état à un autre état, d'une forme d'existence à une autre forme d'existence. Mort et naissance sont les deux faces d'un seul et même processus dont la Déesse détient la clef. Celle qui donne la vie est aussi celle qui la reprend avant de la donner à nouveau. De même la terre engendre toutes choses, laisse pourrir le germe fécond qui se transforme en de nouvelles et multiples formes. C'est ainsi que se manifeste la vie une. L'homme vient de la Terre-Mère et retourne à la Terre-Mère. D'elle seule il tient la Vie :

Hier j'ai franchi la Porte de la Mort
Et voici que, aujourd'hui, j'arrive au terme de mon Voyage ;
Car la puissante déesse ouvre pour moi la Porte
Qui garde l'entrée de la Route[28].

Ma mère m'a engendré,
mais ma Mère véritable m'a donné la Vie[29].

Dionysos conduit à son apothéose céleste son double féminin, tantôt représenté sous les traits de Sémélé, sa mère, tantôt sous ceux d'Ariane, sa bien-aimée. Accompagné d'Eros, il guide Sémélé sur un char nuptial. De même qu'il est à la fois l'amant et le fils des Déesses d'Eleusis, Dionysos a pour parèdre et mère Sémélé, assimilée à Koré : *Elle reçut de Perséphone l'honneur d'être fêtée tous les trois ans par les mortels*[30]. Sémélé, dont le nom signifierait la Terre, est aussi la Déesse Gê, la Terre-Mère. En remontant des enfers, le couple divin arrive dans une immense caverne où les âmes des morts voltigent en rond. Nul ne peut en sortir que porté par des ailes de lumière. L'ouverture de cette grotte donne accès à la voûte insondable d'un jardin paradisiaque. C'est l'antre bachique, la grotte dionysiaque, lieu circulaire où les âmes s'adonnent joyeusement aux divertissements des Muses. Il s'agit d'une nouvelle image de la matrice chthonienne toujours féconde.

Dionysos descend retrouver sa mère aux enfers. Laissant à Hadès le myrte, symbole du sexe féminin, il remonte au ciel avec Sémélé. Les amours de Dionysos et d'Ariane trouvent leur accomplissement aux enfers. La grotte est le cadre de leur idylle. C'est au ciel que Dionysos conduit sa parèdre et en même temps la perd. Accueillie dans l'Olympe et placée

---

[27] Jean, XII, 24.

[28] *Livre des morts des anciens égyptiens* par G. Kolpaktchy, CLXXIX, Stock+Plus, p.311

[29] *Evangile selon Thomas*, logion 101, Editions Metanoïa

[30] Trad. J. Lacarrière. *Orphée, Hymnes...*, 44, Imprimerie nationale, p. 129.

parmi les étoiles, Sémélé prend le nom de " reine en furie " : Thyoné. De même, le nom d'Ariane est inscrit dans le ciel noir et sa parure devient la couronne d'Ariane. La Vierge Marie, par l'intercession de Jésus-Christ, connaît l'Assomption et devient la reine du ciel. La lyre d'Orphée, image de sa puissance créatrice, donc symbole de son anima, devient une constellation. L'initié est bien l'enfant de la Terre et du Ciel étoilé. Des ténèbres souterraines il remonte aux Ténèbres Célestes qui symbolisent la virginité primordiale d'avant la création.

La mort est-elle une comédie ?

La mort est-elle une comédie ? C'est sous ce titre qu'une revue[31] introduit un article consacré à la découverte d'une série rare de vases funéraires produits à Tarente dans le sud de l'Italie, au IV° siècle avant J.C. Ces vases vernis déposés dans les tombes participent au rituel des obsèques. Leur décor polychrome met en scène des acteurs du théâtre comique conventionnel, barbus et ithyphalliques. Sur une des faces du cratère, ils parodient la scène mythologique de l'arrivée triomphante de Dionysos travesti. Dans un climat de facétieuse ambiguïté, ils mêlent comédie et tragédie, masculin et féminin, en inversant toutes les valeurs. L'intérieur des tombeaux étrusques est également orné de scènes de banquet dionysiaques où musiciens et danseurs s'apprêtent à célébrer des noces. L'immortalité promise au héros est une joie sans fin, le banquet une image du bonheur éternel que procure le repos des Bienheureux. Selon une inscription d'Halicarnasse, le défunt devenu héros *sans larmes ni souffrances... a été figuré dans les banquets et le doux son des flûtes*. Telle une vaste et divine comédie, la mort gomme toutes les différences et toutes les références, l'espace et le temps, l'existence et la non-existence.

Maître de la coupe enivrante, Dionysos révèle le lien entre la vie et la mort. Dieu aux multiples formes, à la fois masculin et féminin, il prend possession de ses disciples qu'il captive d'un seul regard. Brisant toute référence sociale, il incarne les contraires et brouille toutes les catégories. Il ouvre au fidèle l'autre dimension de son identité. Il donne aux hommes la vigne et les initie aux joies du banquet. Le banquet (*symposion*), commence par une libation au dieu du vin. La dégustation s'accompagne de chants et de jeux, de musique et de danse. La poésie y tient une place fondamentale. Partageant le plaisir d'être ensemble, les convives fêtent la présence du dieu. Le *symposion* est à l'origine des congrès consacrés à un thème, comme celui de l'amour dans le Banquet de Platon. Sous l'effet du vin et de la musique, l'homme découvre l'autre en lui et devient lui-même divin. Il n'est de savoir vivre sans savoir boire. A la fin d'un banquet auquel participe Socrate, Xénophon rapporte qu'un couple d'acteur mime l'union de Dionysos et d'Ariane avec un tel entrain que les spectateurs s'empressent de rentrer chez eux retrouver leur compagne.

Dieu de la végétation et de la fécondité, Dionysos suit le rythme des saisons. Il meurt et renaît sans cesse, illustrant le cycle inéluctable de la manifestation. La vie est une incessante transformation de la forme au sans forme et du sans forme à une autre forme. Eros et Thanatos sont indissociables. Eros est la force vitale qui permet à la vie de se perpétuer. Mais en chaque vie est contenue une promesse de mort. Chaque naissance est le début d'un cycle destiné à connaître une fin. Dionysos englobe à la fois la joie d'Eros et le sourire de Thanatos. La vie est une joyeuse fatalité et la mort une comédie. Chaque mort contient une promesse de renaissance. La véritable mort est éveil à la Vie.

L'initié meurt de son vivant. La fin physique ne peut dès lors avoir de prise sur lui. Le cadavre doit disparaître comme tout ce qui est poussière. Né du sein de la terre, le corps y retourne comme une nouvelle semence. Pourtant cette transformation inévitable ne change rien pour le Vivant. L'initiation ne consiste pas à assurer la survie d'un ego inconsistant et transitoire. La coupe à laquelle a bu le gnostique lui donne une nouvelle naissance qui transcende les limitations du temps et de l'espace : *Le ressuscité est celui qui s'envole parmi ses*

[31] *Le monde de la bible*, n° 124 de janvier-février 2000.

frères les dieux dans la contrée de lumière[32]. Etabli dans l'Esprit, il est lui-même Esprit. Il n'est plus mortel, mais un dieu immortel. Pour désigner l'éveillé, l'Egypte dit qu'il ne connaît pas la *seconde mort* et l'Inde utilise les expressions de *deux-fois-né* ou de *délivré-vivant : Les deux Portes du Ciel sont ouvertes pour toi... Lève-toi, dresse-toi pareil à Osiris*[33]*!*

Mourir avant de mourir est la devise de toute initiation, la clef de la Connaissance suprême. La descente aux enfers permet la dissolution de l'ego et donc la remontée au Soi, à l'Esprit intérieur qu'en réalité je n'ai jamais cessé d'être mais dont j'avais occulté la présence : *Voici Osiris, mon Père divin !... En vérité, je suis Horus*[34] ; *Tu as vu quelque chose de ce Lieu-là, et tu es devenu cela. Tu as vu l'Esprit*[35]*, tu es devenu Esprit.* Or cet Esprit intérieur est l'Esprit universel. Je suis véritablement Dieu en réalisant Cela. Etant mort de mon vivant, la mort ne peut me reconnaître et doit donc lâcher prise. Ma forme passe, mais qu'importe puisque le Vivant est sans forme. C'est en ce sens que les premiers gnostiques chrétiens peuvent dire que la résurrection de Jésus a eu lieu avant sa crucifixion : *Ceux qui disent que le Seigneur est mort d'abord et qu'il est ressuscité se trompent, car il est ressuscité d'abord et il est mort*[36].

Orphée ne peut ramener sur terre Eurydice en chair et en os, car la réanimation d'un cadavre n'a aucun sens. L'éveillé n'a que faire des miracles : un miracle ne prouve rien en lui-même et n'apporte rien. Ayant réalisé l'unité, Orphée a intégré en lui sa bien-aimée et il vit éternellement en elle. Ayant vaincu la mort, possédant désormais la Vie, que lui importe le monde ? Etant ressuscité, il peut désormais mourir. La multiplicité n'a aucune prise sur l'unité. Que sert de crucifier ou de démembrer le corps de l'éveillé ? Il n'y a rien qui puisse être crucifié. Sa mise à mort n'est qu'une nouvelle mascarade. *La commedia è finita !...* pour le meilleur comme pour le pire :

Soyez heureux
quand on vous hait,
qu'on vous persécute,
et on ne trouvera nul lieu
à l'endroit même où l'on vous a persécuté[37]*s!*

Tuez-moi donc, mes féaux camarades,
c'est dans mon meurtre qu'est ma Vie[38]*!*

Ceci est mon corps... Ceci est mon sang...

Par sa mort, Orphée répète la geste du dieu qui offre sa chair pour communier avec ses fidèles. En Egypte, la Déesse Hathor est surnommée la " Dame du Sycomore ", arbre considéré comme son corps sur terre. Goûter du fruit du sycomore revient à manger la chair et à boire le sang de la Déesse. Hathor tend ses fruits sacrés afin de donner au défunt ou à l'initié la vie éternelle. Les disciples de Mithra participent à la divinité en mangeant son corps et en buvant son sang.

---

32 *Textes des Qarcophages VI,* C. Jacq, *La sagesse vivante de l'Egypte ancienne,* R. Laffont, p. 152.

33 *Textes des Pyramides,* Max Guimot, *Le message spirituel de l'Egypte,* Rocher, p. 49.

34 *Livre des Morts égyptiens,* G. Kolpaktchy, CXXXVIII, Stock+Plus, p. 242

35 *Evangile selon Philippe,* trad. Yves Haas.

36 idem, le terme grec *egeirein* signifie s'éveiller, se lever, se dresser, ressusciter.

37 *L'Evangile selon Thomas,* logion 68, Editions Métanoïa.

En consommant le corps de leur victime les sacrifiants imitent le sacrifice cosmique des origines. Ainsi les Titans dévorent-ils le cadavre de Zagreus-Dionysos. Ainsi Indra avale-t-il le corps de Vishnou décapité. Plus exactement, il le boit puisque Vishnou est Soma, ambroisie. Il devient le Puissant, puisqu'en s'appropriant les qualités du sacrifié, le sacrifiant s'identifie à lui. Un tel rituel n'est bien sûr efficace que pour celui qui l'accomplit en connaissance de cause. Dès lors l'injonction védique : *Adore la nourriture en tant que Brahman.* Manger le corps de la divinité est un rituel archaïque de participation à l'essence de celle-ci. Lorsque les bacchants et les bacchantes en extase déchiquettent un animal sauvage pour le dévorer cru, c'est la puissance de Dionysos qu'ils espèrent incorporer en eux. De telles croyances ont laissé des traces dans le christianisme : *Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle... Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui.* Des paroles aussi fortes supposent une intégration à l'Etre même de Celui avec lequel je communie. L'Eglise les a pourtant transformées en un simple rituel de rachat par le sacrifice du dieu venant expier nos fautes. Cette conception, qui valorise la lettre au détriment de l'esprit, nous éloigne de la réalisation. Dès lors que le mythe se substitue au pouvoir du verbe, le chrétien qui mange la chair et boit le sang du Christ, même sous l'apparence du pain et du vin, se comporte comme un anthropophage. Pour les orphiques comme pour les gnostiques, communier c'est être un en l'Un : *Qu'est-ce que sa chair ? Sa chair est le Logos, et son sang, l'Esprit-Saint... Il faut ressusciter dans cette chair, parce que tout est en elle...*

Forme grecque du dieu védique *Soma*, Dieu interchangeable, Dionysos est présent dans son sacrifice, à la fois comme acteur et comme victime. Surnommé *mangeur de chair crue,... démembreur d'humains,... tueur de nourrisson*, Dionysos est également le mangé, le démembré et le tué. Il est le sacrificateur et le sacrifié à la fois. Il est le dieu qui se verse lui-même en libation, le dieu qui est détruit, qui disparaît et qui renaît ensuite : *Ce dieu, incorruptible et éternel de sa nature, est soumis... à différentes transformations... Tantôt c'est en feu qu'il change sa nature,... tantôt il devient multiple à l'infini... Quand le Dieu se change et se transforme en souffles, en eau, en terre, en astres, en plantes..., en animaux..., les sages donnent à ces affections et à ces vicissitudes des noms qui rappellent une idée de déchirement et de démembrement...*

Pour Diodore de Sicile, la mise à mort de Dionysos par les Titans symbolise la récolte du raisin écrasé et bouilli. La sève qui s'éveille au printemps est le sang du dieu. Arrachée à la vigne, sa nourrice, la grappe est déchirée et foulée aux pieds. Une fois pressée, elle donne le vin. Le supplice du dieu précède sa renaissance. Dionysos est la libation divine. Le feu intérieur de la sève provient du soleil. La lumière est descendue du ciel à travers les sept sphères pour s'occulter dans la matière. Après avoir connu la souffrance, elle aspire à remonter à la source. En recevant la coupe bouillonnante que lui tend Dionysos, l'initié communie avec le dieu et se reconnaît en lui dans une ivresse mystique. Venu de la lumière, il retourne à la lumière. *In vino veritas* :

Comme ces cultivateurs-là connaissaient
que c'était lui l'héritier de la vigne,
ils se saisirent de lui et le tuèrent.

Le myste participe à la passion et à la résurrection du dieu. Transmuté, il s'identifie au dieu immortel. En grec, les termes Bacchant et Bacchante ne sont que les formes, masculine et féminine, du nom propre de Bacchus. Le Mystère est semblable au travail de l'alchimiste. Lors d'un rêve, rapporte Zosime dans son *Traité sur l'Art*, un personnage lui révèle que pour changer son corps en esprit il a été percé par l'épée, taillé en pièces, décapité, écorché, brûlé. Ce rêve qui correspond à la phase hermétique de la séparation rappelle le démembrement de Dionysos et des divinités de " l'Esprit du blé ". Il peut être rapproché également des épreuves de type chamanique, au cours desquelles le néophyte assiste en vision à sa propre mise en pièces, à sa décapitation et à sa mort. Toute mort est dissolution de la forme, retour à l'état

séminal de l'existence. La mort n'a aucune prise sur le Vivant. Décapité, Orphée continue à chanter.

Que le nom d'Orphée soit associé au culte d'Apollon autant qu'à celui de Dionysos ne saurait surprendre car ces deux cultes sont étroitement liés. Dieu du soleil et de la musique, Apollon fonde son principal sanctuaire au pied du Parnasse, à Delphes, jusqu'alors sanctuaire de la Déesse-Mère Gê. C'est en ces lieux que la Pythie rend ses oracles. Cependant tous les ans, début novembre, dès que les premières neiges recouvrent les cimes du Parnasse, Apollon quitte Delphes pour se rendre au pays des Hyperboréens où il reste jusqu'en février. Pendant les trois mois d'hiver, c'est Dionysos, son jeune frère, qui règne à Delphes : *Dionysos n'a pas, dans l'oracle de Delphes, une part moindre qu'Apollon*[38]...

Dieu né de la nuit...

Place est alors laissée aux Bacchantes. On fête l'enlèvement de Sémélé par Hadès, et sa résurrection. La nuit, les femmes de Delphes (les *Thyades*) partent à la recherche de la grotte sacrée où se cache l'enfant-dieu. Elles invitent le dieu à apparaître en tant que *Liknites*, enfant au berceau. Comme Jésus, Dionysos naît à l'époque du solstice d'hiver dans une grotte symbolisant le sein de la Terre-Mère. Les cinq prêtres consacrés (les *Hosies*) célèbrent un sacrifice, probablement sur le tombeau de Dionysos qui, croyait-on, se trouvait à l'intérieur du sanctuaire d'Apollon, à côté du trépied de la Pythie ou sous l'omphalos : *...tout ce que l'on commémore dans les fêtes nocturnes de Bacchos est analogue à tout ce que l'on raconte d'Osiris, à son démembrement, à son retour à la vie, à sa nouvelle naissance. J'en dis autant de leurs tombeaux. Les Egyptiens... montrent en divers lieux des tombeaux d'Osiris, et les Delphiens prétendent que les restes de Dionysos sont ensevelis chez eux*[39]...

Apollon et Dionysos symbolisent deux tendances, l'ordre et le désordre, l'harmonie et l'ivresse, la lumière et les ténèbres, la vie et la mort, en lutte permanente pour une conciliation finale au centre divin. Dionysos androgyne, vierge et à deux faces, réunit le masculin et le féminin. *Elu du feu céleste, surgeon secret de Zeus*, Dionysos est également *errant nocturne*[40]. Sous sa forme ténébreuse, il reçoit un culte nocturne car Dionysos et Hadès sont un seul et même dieu[41]. De même, dans le *Livre des Portes* égyptien, le dieu à la double face d'Horus et de Seth est l'incarnation de la nature une et multiple à la fois de celui qui a intégré toutes les paires d'opposés. C'est pourquoi il accompagne le dieu-Soleil lors de son voyage dans l'au-delà.

A Delphes, l'omphalos, sis au centre spirituel de l'univers, synthétise tous les contraires. Sous l'omphalos est enterré le serpent Python, symbole de Gê, la Terre-Mère, ou selon Plutarque, Dionysos lui-même. Dionysos apparaît parfois sous la forme d'un serpent, animal au symbolisme ambivalent. A la fois chthonien et solaire, ténébreux et lumineux, le serpent-dragon est aussi le gardien de tous les trésors. Il surveille par exemple l'arbre aux pommes d'or dont Gê fait don à Héra lors de son mariage et que celle-ci plante dans son jardin des Hespérides. C'est ce même serpent qu'Héraclès doit affronter et tuer pour accomplir le onzième de ses douze travaux.

L'omphalos est le nombril, l'ombilic du monde, la matrice cosmique. Il figure l'informel et l'incréé, le chaos primordial à partir duquel rayonne toute la manifestation. C'est aussi le centre spirituel, celui de l'Âge d'or, de l'harmonie cosmique. Communiquant avec les dieux comme avec les animaux, l'homme maîtrise le langage des oiseaux, le langage universel

---

38 Plutarque, *Sur le ei du temple de Delphes*, in Plutarque, *Isis et Osiris*, Trédaniel, n. 3 p. 122.

39 Plutarque, *Isis et Osiris* 35, trad. M. Meunier, Trédaniel, p. 121.

40 Orphée, *Hymnes*... Imprimerie Nationale, p. 224.

41 J. Bouchart d'Orval, Héraclite, *La lumière de l'obscur*, Relié, p. 224

d'avant l'épisode de la Tour de Babel. A l'âge de fer, seul le mystique[42] vit cet état. Il est comme le petit enfant :

...les insectes venimeux ne le piquent pas,
les animaux sauvages ne le griffent pas,
les oiseaux de proie ne l'enlèvent pas[43].

*

Yves

(à suivre)

— Empreinte de sceau de Cnossos; offrandes à une déesse assise.

AU LAMPADAIRE DU COPTE

Tout cela à cause d'un juste

Le logion 12 se termine sur une phrase énigmatique que notre traduction française de l'Evangile selon Thomas résume ainsi : « ... vous irez vers Jacques le juste : ce qui est du ciel et de la terre lui revient ».

On comprend aisément que ce pauvre Jacques qui s'est fixé l'objectif de corriger le monde pour y établir ce qu'il croit être la justice, tâche qui lui confère d'autant plus d'importance qu'elle est sans fin, ait besoin « du ciel et de la terre », c'est à dire de la totalité de la manifestation, pour y jouer le personnage qu'il s'est assigné : celui du juste.

Comme il faut bien donner une cloche à celui qui tient à se faire entendre, Jésus, non sans humour, donne en héritage à son frère « le ciel et la terre » pour qu'il puisse y exercer ses talents.

Ce trait d'humour est certainement sous jacent à cette phrase ; cependant, la lecture de la traduction littérale de cette phrase lui donne une toute autre dimension. En effet, cette traduction littérale dit : « ... Jacques le juste, celui à cause de qui le ciel et la terre sont advenus ».

Dans la traduction littérale du texte copte, Jacques le juste n'est donc pas seulement le destinataire du ciel et de la terre, il en est la cause. On comprend que les traducteurs aient reculé devant la possibilité d'introduire dans la traduction cette idée déstabilisante pour nos esprits cartésiens : le ciel et la terre n'existent que pour permettre à Jacques de jouer son personnage de juste.

Autrement dit, le sujet animé par son mental, crée le monde, décor-objet de la comédie qui va lui permettre de jouer son personnage. Le sujet-mental crée l'objet de sa comédienne illusion.

Ainsi, par cette simple phrase, Jésus cautionne à l'avance l'idée révolutionnaire à laquelle sont parvenus les physiciens du XX^{ème} siècle : « Les entités que nous identifions existent par rapport à nous et elles accomplissent les fonctions que nous leur attribuons ».
(*L'infini dans la paume de la main* - Matthieu Ricard et Trinh Xuan Thuan - Nil Editions- p. 116 et 117).

---

[42] celui qui participe aux mystères.

[43] Lao-tseu, *Tao tö king*, L.V., trad. Liou Kia-hway, Idées, Gallimard, p.143.

Le monde n'existe apparemment et n'est injuste que parce que Jacques veut y jouer le rôle du juste : l'acteur de la comédie en est lui-même l'auteur et l'accessoiriste.

L'or de la source

Dans notre traduction française du logion I3 de l'Evangile selon Thomas, Jésus dit à Thomas : « ... tu t'es enivré à la source bouillonnante que moi, j'ai mesurée ». Le mot « mesuré » est en effet l'une des traductions possibles du mot copte *chit,* forme passive du verbe copte *chi* qui signifie bien « mesurer ».

Seulement, outre que l'on voit difficilement comment « mesurer » une source, jaillissante et imprévisible, il faut savoir qu'en copte, le verbe chi est utilisé par les arpenteurs et les géomètres quand ils mesurent des longueurs si bien qu'on voit encore plus difficilement comment « mesurer » une source avec une châtne d'arpenteur.

Heureusement, une note en bas de page de la traduction mot à mot du texte copte signale que d'autres traducteurs proposent, pour traduire le mot copte chit : « creusé » ou << « fait sourdre ». Effectivement, le mot copte *chit,* est aussi la forme passive d'un autre verbe copte, le verbe *chité* qui signifie « exiger ».

Jésus a donc « exigé » cette source plutôt qu'il l'a « mesurée ». Mais le verbe copte *chité* est utilisé en un autre endroit de l'Evangile selon Thomas, au logion 100, lorsque (les Juifs), « montrèrent à Jésus une pièce d'or et lui dirent : « les agents de César exigent de nous des tributs » ».

Cette exigence de Jésus vis à vis de Thomas fait, à un niveau spirituel, pendant à l'exigence matérielle de César vis à vis des Juifs. Jésus exige de Thomas qu'il sorte de lui-même la source bouillonnante tout comme César exige des Juifs qu'ils sortent l'or qu'ils cèlent dans leurs poches.

On pourrait d'ailleurs traduire, de façon plus imagée, le verbe *chité* par « faire jaillir », traduction qui serait plus appropriée à une source au logion 13 et introduirait une coloration d'humour au logion 100.

Mais la mise en parallèle des deux logia fait surtout apparaître de quoi il s'agit : il s'agit d'exiger (ou de faire jaillir) de l'or : l'or de la source bouillonnante comme l'or des pièces trébuchantes. Car ce que Thomas recèle en lui, c'est de l'or le plus fin, le plus riche et cet or, lorsque Thomas l'aura rendu, stupéfiera Pierre et Matthieu au point qu'ils voudront le lapider.

Michel

Cruche du style «du Palais».
Port de Cnossos.

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

Autorévélation

Je conçois tout en fonction de mon autorévélation.

A l'état de repos je n'ai pas conscience de ma présence. Je suis l'Inconnaissant tout en disposant depuis toujours des moyens de me connaître et en les mettant spontanément en œuvre afin de satisfaire au désir de me découvrir.

Eternellement, je passe de mon état non-conscient à la conscience de ma suprême réalité. Eternellement je franchis le seuil de ma présence non-consciente à ma présence consciente. Je me découvre alors lumière unique, à l'origine de la création. Je vois celle-ci telle un mirage issu de moi et revenant à moi. L'effusion m'aliènerait si elle n'était suivie du retour, un retour spontané et total. Je ne laisse rien en suspens. Du reste la manifestation est un mirage que les hommes croient réel. Pour moi, il y a consistante du rêve. Je ne m'en désolidarise pas car il est de moi et pour moi comme tout ce qui existe. Je l'ai voulu pour me connaître. Il n'est pas ma révélation ; il en est l'occasion, je ne peux me découvrir en ce qui n'est pas moi ; je me découvre lorsque je réunis dans la manifestation les conditions de ma révélation et je conçois tout en vue de mon actualisation. Mais comment me satisfaire sans me décevoir ? Je ne peux me reconnaître qu'en me voyant dans mon unicité et ma toute-puissance. Ce qui me permet cette découverte ne saurait donc être différent de moi. La personne qui a la nostalgie de moi ne peut donc me découvrir ; mais elle me permet de me découvrir lorsqu'elle meurt à sa différence ici-maintenant. Appelle-t-elle ? Je réponds aussitôt, mais ce n'est qu'avec son consentement que j'abolis la différence. Il n'y a que moi. L'opération aboutit à ce constat : il n'y a que moi.

Il n'y a toujours et jamais que moi.

Je me reconnais en qui se veut moi
Je m'occulte en qui se veut différent de moi.
Je ne saurais être plus clair ni plus obscur.

Emile

(12.05.1993)

Hommage au corps

Les concepts sont morts et mortifères, tous les concepts, causent de tous les sujets ; ils trompent en particulier quand ils sortent d'une bouche qui prétend parler du vivant, de l'amour, de tout ce qui touche à la transcendance. Il n'y a pas d'autre transcendance que celle qui consiste à vivre sans me filtre interprétatif du mental. Sentir, souffrir, découvrir, aimer, voir n'ont pas de saveur s'ils sont connectés au mécanisme d'intellectualisation. Alors sentir devient comprendre, souffrir devient apprécier, voir devient regarder, etc... libéré de la personne et du mécanisme de conceptualisation de ce qui relève de la vie, le corps est une merveille à ce point inconcevable. La boucle alors est directement connectée à l'énergie, à la peau, au sexe, aux tripes, et pourquoi pas, à Ce qui ne va ni ne vient.

Le corps est la limite du mental. Sans le mental revendicateur d'identité, le corps est sans limites. Je suis tout cela, mais ne le découvre que dans celui qui s'est débarrassé de son assujettissement à l'intellect. Dans celui-là, je jouis sans limites, ayant permis la réconciliation édénique du masculin et du féminin, à l'intérieur comme à l'extérieur, l'abandon des guerres intestines, la dissolution des nœuds énergétiques. Ma manifestation est énergétique et cette énergie n'est pas concevable, et elle circule librement et vitalement partout où son unicité n'est pas contestée : là où elle l'est, dans le genre humain, je joue à m'égarer pour me donner l'occasion de me découvrir. A cette fin je donne à certains l'intuition de ma Nature Véritable et le désir irrépressible de jouir d'elle, sans omettre l'une de ces deux graines jumelles, car sans l'autre, aucune des deux ne pourra germer. C'est pourquoi lorsque je me découvre moi-même dans ma vraie Nature, il m'est alors à jamais impossible de me ré-engager dans le savoir, ne serait-ce qu'un instant.

Christian

LE VENT

On m'a raconté, qu'un enfant qui se promenait à la plage avec sa mère, s'étonnait qu'il y ait du vent alors qu'il n'y avait pas d'arbres. Il croyait, en effet, que le vent était produit par le mouvement des arbres.

Voilà comment un enfant voyait la réalité, plein de candeur et de poésie.

Et si c'était vrai ?

D'où vient le vent ? Où va-t-il ?

Il transporte le chant des arbres et des fleurs, qui le saluent au passage : les joies, les peines ou les espoirs des hommes qui lui confient leur message, pour ceux qui ont des oreilles pour entendre, un cœur pour les recevoir.

Le vent souffle dans la plaine, soulevant la poussière du passé, qui risque de tout recouvrir. Quand il se déchaîne pour une raison que lui seul connaît, il soulève des nuages de sable, et fait même rouler les cailloux sur le sol.

C'est ainsi qu'une pierre d'apparence quelconque, peut émerger d'un long silence et montrer une petite facette pleine de lumière, qui permettra de soupçonner sa beauté réelle.

En travaillant patiemment cette pierre pour lui ôter sa couche amorphe, on peut y découvrir un magnifique cristal, formé dans des conditions exceptionnelles de temps, température et pression.

Si ce cristal se laisse finalement tailler par une main experte, il brillera de mille feux, rendant visible la lumière qu'il reçoit et redonne à celui qui se trouve là pour la recevoir.

Tout cela à cause du vent, qui fait rouler les cailloux, qui soulève des nuages de sable et enlève la poussière, qui, comme un voile, nous empêche de voir la réalité.

Léon
(8.12.02)

LE GRAND NOM DE DIEU

... quand ton cœur sera devenu limpide, appelle-le comme tu voudras, et ce sera pour toi le Grand Nom de Dieu (Dhu-l-Nûn).

... Je lui (Dhu-l-Nûn) demandai quel était le grand Nom de Dieu. Il ramassa alors une petite pierre sur le sol, et il me la lança sans dire un mot. Je compris la signification de son geste : quand le serviteur est sincère, et qu'il est devenu parfait, c'est cela le Grand Nom de Dieu (Ibn Arabi : la vie merveilleuse de Dhû-l-Nûn l'Egyptien, ed. Sindbad 1988, p. 306-307).

Et pour moi, quel serait ce Nom ?
Pour le moment, il me semble que "Lumière" conviendrait bien.

Sur le plan de la manifestation, quand on se trouve dans une chambre obscure, pleine d'objets, elle semble vide. Mais dès qu'on allume la lumière on se rend compte qu'elle est pleine.

Sur le plan spirituel il en est de même. Un texte ou une parole peut sembler vide de sens jusqu'au moment où l'on est Illuminé.

C'est cette Lumière *qui éclaire tout homme venant en ce monde* (Jn 1.9). Jusqu'à quel âge en est-il conscient ? Cette Lumière n'est pas extérieure ; elle est intérieure et rayonne, car en fait nous sommes Lumière.

Je me rappelle ainsi un beau rêve, dans lequel je conduisais ma voiture de nuit, j'avais allumé mes feux de route pour mieux voir, mais à un moment donné je me faisais la réflexion, que les automobilistes que je croisais devaient être éblouis. Or, à leur manque de réaction, je constatais que cette lumière ne les dérangeait pas, qu'ils ne la voyaient même pas.

Au réveil je me rendis compte que ma Lumière est invisible à l'œil normal. Et cet œil normal peut aussi bien être le mien que celui de mon voisin. Mais je sais par expérience que cette Lumière est là en permanence, toujours disponible. Il suffit (!) d'avoir l'œil. Le bon !

Cette certitude est source de grand bonheur, de paix et de douceur, au point que lorsque je ne la vois pas, je n'en ai pas la nostalgie, tellement je la sens présente, je n'en suis pas séparé.

Ah quel privilège !

Léon (6.11.02)

MIETTES DE GNOSE

Je connais Dieu comme Dieu se connaît lui-même.

(Eunome, maître arien)

*

Le Dieu proclamé par la loi et les prophètes n'est pas le Père de notre Seigneur Jésus Christ. Le Dieu de l'Ancien Testament est connu, mais le Père de Jésus Christ est inconnu.

(Cerdo, maître gnostique)

*

Celui qui ne s'est pas connu lui-même n'a rien connu, mais celui qui s'est connu lui-même a du même coup réalisé la Gnose des profondeurs du Tout.

(Livre de Thomas l'Athlète)

*

Quand le soi humain et le divin "Je" sont unis, ils peuvent réaliser la perfection et l'éternité.

(Valentin, maître gnostique)

*

La seule règle c'est qu'il n'y a pas de règles.

(Valentin)

*

Frappe en toi-même comme à une porte et va en toi-même comme sur une voie droite. Si tu vas sur cette voie, tu ne peux t'égarer. Ouvre la porte en toi-même afin de connaître ce qui est.

(Silvanus, maître gnostique)

*

Si tu connais Celui dont tu es issu, tu te connais toi-même.

(Sextus, maître païen)

*

La plupart des idées des chrétiens ont été bien mieux - et bien plus tôt - exprimées par les grecs. Derrière ces points de vue il y a une antique doctrine qui existe dès l'origine.

(Celse)

*

POESIES

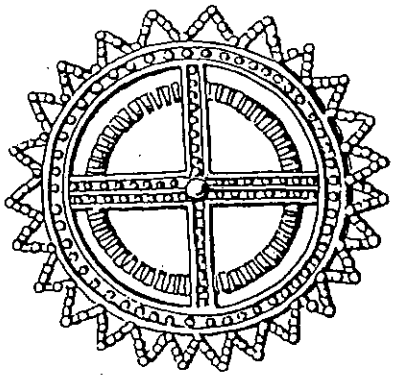
tu viens de l'inconnu
du pays sans histoire
en délaissant les routes
d'hier et de demain

prêtresse d'étincelles
et de soleils en miettes
tu présides à la lente
germination des choses

et le sang des nuages
éclabousse le sommet
des glaciers éternels
d'où tu sèmes les astres

tu viens de l'inconnu
du pays de nulle part
pour t'offrir en riant
au plaisir de l'instant

Yves



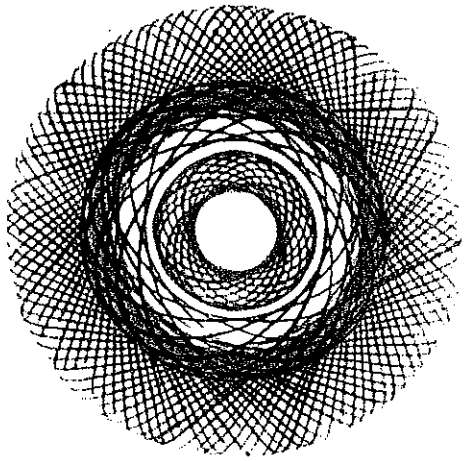
lorsque nue tu t'ébats à la source de l'être
pourquoi mon âme est-elle encore troublée
que dans ma vie tu apparaisses
avant le temps qui tout reprend

ton nom si doux s'enroule au creux des vagues
pour résonner en chaque coquillage
moi je n'ai d'autre fin que de te célébrer
lorsqu'à ton sein soudain j'ai soif

tu as le goût de l'origine
et de l'amour qui s'offre
sans que s'achève la caresse
farouche de la mer

quand chacun ici-bas
suit son propre délire
tu meurs sans te troubler
car tu n'es jamais née

Yves

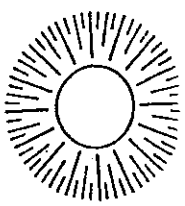


Va sous cette terre, ta mère,
aux vastes séjours, aux
bonnes faveurs !
Douce comme laine à
qui sut donner,
qu'elle te garde du Néant !
Rig Veda, Grhyasutra 4,1

A Cérès

La chaîne de l'arpenteur qui sait tout des méridiens
ne connaît rien à la profondeur
du gouffre qui enfante puis engloutit
et dont n'aura jamais raison
ni le soc ni le tour ni le burin
ni le fil à plomb
Pas plus qu'un pas cherchant le lieu géométrique
ne conduit à la juste place
Là où s'impose autant
patience que jachère
avant que ne soit atteinte
la pierre d'angle
et que ne s'ouvre le verger
des mille festins
réunis dans l'instant

Jacques



Tu ne peux me prévoir
ni vaincre l'adversité
Les blessures de ton amour
sont incurables
L'attention que tu sollicites
est toujours distraite
Quand tu es présent
l'autre est absent
Au moment où tu t'offres
la vie se dérobe.
Tu cherches en vain autour de toi
le signe qui dit oui
Le rêve va finir un jour
emportant tes espoirs déçus
Tu peux le faire cesser sur-le-champ
si tu interroges l'univers du jeu
comme le phare qui mesure la dérive

Ayant institué le rêve
pour me cacher à qui n'est pas moi
je ne me livre qu'à l'aventurier
qui ne peut plus vivre
s'il n'est pas moi
Réveille-toi du songe mortel
et tu goûteras l'amour sans partage

10.02.90